

1795 - fortis

650

joint: prospectus en couleurs



F 16 B 63



MNP 270

F16 B 63





*A Paris, chez D'ÉTERVILLE, Libraire,  
rue des Carmes, N° 26*

*12 Vol. 722.*



VENDEMI AIRE. I. mois.

Nouv. lune le 5. Pl. lune le 18.  
Prem. quart. le 11. Dern. quart. le 24.

<i>Ere républicaine.</i>		<i>Ere vulgaire.</i>	
1	primidi . . raisin	22	I. SEPT.
2	duodi . . Safran.	23	mardi.
3	tridi . . Chataignes.	24	mercredi.
4	quartidi . Colchique.	25	jeudi.
5	quintidi . Cheval.	26	vendredi.
6	sextidi . . Balsamine.	27	samedi.
7	septidi . . Carottes.	28	dimanc.
8	octidi . . Amanthe.	29	lundi.
9	nonidi . . Panais.	30	m. OCT.
10	DECADI. <i>A l'Etre sup.</i>	1	mercredi.
11	primidi . Pom.-de-terre.	2	jeudi.
12	duodi . . Immortelle.	3	vendredi.
13	tridi . . Potiron.	4	samedi.
14	quartidi . Réséda.	5	dimanc.
15	quintidi . Ane.	6	lundi.
16	sextidi . . Belle-de-nuit.	7	mardi.
17	septidi . . Citrouille.	8	mercredi.
18	octidi . . Sarrasin.	9	jeudi.
19	nonidi . . Tournesol.	10	vendredi.
20	DECADI. <i>Au genre. hu.</i>	11	samedi.
21	primidi . Chanvre.	12	dimanc.
22	duodi . . Pêche.	13	lundi.
23	tridi . . Navet.	14	mardi.
24	quartidi . Grenesienne.	15	mercredi.
25	quintidi . Bouf.	16	jeudi.
26	sextidi . . Aubergine.	17	vendredi.
27	septidi . . Piment.	18	samedi.
28	octidi . . Tomate.	19	dimanc.
29	nonidi . . Orge.	20	lundi.
30	DECADI. <i>Au peuple fr.</i>	21	mardi.

BRUMAIRE. II. mois.

Nouv. lune le 2. Pleine lune le 17.  
Prem. quart. le 10. Dern. quart. le 24.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi	Pomme.	22 m.	OCT.
2 duodi	Céleri.	25 jeudi.	
3 tridi	Poire.	24 vendredi.	
4 quartidi	Betterave.	25 samedi.	
6 quintidi	Oie.	26 dimanc.	
6 sextidi	Héliotrope.	27 lundi.	
7 septidi	Figue.	28 mardi.	
8 octidi	Scorsonère.	29 mercredi.	
9 nonidi	Alisier.	30 jeudi.	
10 DECADI	<i>Bienf. de l'hu.</i>	31 v. NOV.	
11 primidi	Salsifis.	1 samedi.	
12 duodi	Cornuette.	2 dimanc.	
13 tridi	Poiretierre.	3 lundi.	
14 quartidi	Endive.	4 mardi.	
15 quintidi	Dindon.	5 mercredi.	
16 sextidi	Chiroui.	6 jeudi.	
17 septidi	Cresson.	7 vendredi.	
18 octidi	Dentelaire.	8 samedi.	
19 nonidi	Grenade.	9 dimanc.	
20 DECADI	<i>Mart. de la lib.</i>	10 lundi.	
21 primidi	Bacchante.	11 mardi.	
22 duodi	Olive.	12 mercredi.	
23 tridi	Garence.	13 jeudi.	
24 quartidi	Orange.	14 vendredi.	
25 quintidi	Jars.	15 samedi.	
26 sextidi	Pistache.	16 dimanc.	
27 septidi	Macjon.	17 lundi.	
28 octidi	Coing.	18 mardi.	
29 nonidi	Cormier.	19 mercredi.	
30 DECADI	<i>Lib. et Egal.</i>	20 jeudi.	

FRIMAIRE. III. mois.

Nouvelle lune le 2. Pleine lune le 16.  
Prem. quart. le 9. Dern. quart. le 24.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi	Raiponce.	21 v. NOV.	
2 duodi	Turneps.	22 samedi.	
3 tridi	Chicorée.	23 dimanc.	
4 quartidi	Nesse.	24 lundi.	
5 quintidi	Cochon.	25 mardi.	
6 sextidi	Mâche.	26 merc.	
7 septidi	Chou-fleur.	27 jeudi.	
8 octidi	Epicia.	28 vend.	
9 nonidi	Genièvre.	29 samedi.	
10 DECADI	<i>A la Républ.</i>	30 d. DEC.	
11 primidi	Thuya.	1 lundi.	
12 duodi	Raifort.	2 mardi.	
13 tridi	Cèdre.	3 merc.	
14 quartidi	Sapin.	4 jeudi.	
15 quintidi	Laye.	5 vend.	
16 sextidi	Ajonc.	6 samedi.	
17 septidi	Ciprés.	7 dimanc.	
18 octidi	Lierre.	8 lundi.	
19 nonidi	Sabine.	9 mardi.	
20 DECADI	<i>A la lib. du m.</i>	10 merc.	
21 primidi	Erable-sucré.	11 jeudi.	
22 duodi	Bruyère.	12 vend.	
23 tridi	Roseau.	13 samedi.	
24 quartidi	Oseille.	14 dimanc.	
25 quintidi	Grillon.	15 lundi.	
26 sextidi	Pignon.	16 mardi.	
27 septidi	Liège.	17 merc.	
28 octidi	Truffe.	18 jeudi.	
29 nonidi	Olive.	19 vend.	
30 DECADI	<i>Amour de la p.</i>	20 samedi.	

NIVOSE. IV. mois.

Nouv. lune le 2. Pleine lune le 16.  
Prem. quart. le 9. Dern. quart. le 24.

<i>Ere républicaine.</i>	<i>Ere vulgaire</i>
1 primidi . . Neige.	21 d. DEC.
2 duodi . . . Glace.	22 lundi.
5 tridi . . . Miel.	23 mardi.
4 quartidi . . Cite.	24 merc.
5 quintidi . . Chien.	25 jeudi.
6 sextidi . . Fumier.	26 vendredi.
7 septidi . . Pétrole.	27 samedi.
8 octidi . . Houille.	28 dimanc.
9 nonidi . . Résme.	29 lundi.
10 DECADI. <i>Haine des tyr.</i>	30 mardi.
11 primidi . . Poix.	31 m. JANV
12 duodi . . Thérébentine.	1 jeudi.
15 tridi . . Argile.	2 vend.
14 quartidi . . Marne.	3 samedi.
15 quintidi . . Lapin.	4 dimanc.
16 sextidi . . Plâtre.	5 lundi.
17 septidi . . Pierre à chanx.	6 mardi.
18 octidi . . Ardoise.	7 merc.
19 nonidi . . Sable.	8 jeudi.
20 DECADI. <i>A la Vérité.</i>	9 vend.
21 primidi . . Grès.	10 samedi.
22 duodi . . Silex.	11 dimanc.
25 tridi . . Mercure.	12 lundi.
24 quartidi . . Plomb.	13 mardi.
25 quinnidi . . Chat.	14 merc.
26 sextidi . . Etain.	15 jeudi.
27 septidi . . Cuivre.	16 vend.
28 octidi . . Fer.	17 samedi.
29 nonidi . . Sel.	18 dimanc.
30 DECADI. <i>A la Justice.</i>	19 lundi.

PLUVIOSE. V mois.

Nouvelle lune le 2. Pleine lune le 16.  
Prem. quart. le 8. Dern. quart. le 24.

<i>Ere républicaine.</i>	<i>Ere vulgaire.</i>
1 primidi . . Lauréole.	20 m. JANV.
2 duodi . . Mousse.	21 merc.
5 tridi . . Fragon.	22 jeudi.
4 quartidi . . Perce-neige.	23 vend.
5 quintidi . . Taureau.	24 samedi.
6 sextidi . . Laurier-thym.	25 dimanc.
7 septidi . . Muic.	26 lundi.
8 octidi . . Mèzèreon.	27 mardi.
9 nonidi . . Peuplier.	28 merc.
10 DECADI. <i>A la Pudeur.</i>	29 jeudi.
11 primidi . . Ellebore.	30 vend.
12 duodi . . Brocoli.	31 s. FEV.
13 tridi . . Laurier.	1 dimanc.
14 quartidi . . Coudrier.	2 lundi.
15 quintidi . . Vache.	3 mardi.
16 sextidi . . Buis.	4 merc.
17 septidi . . Lichen.	5 jeudi.
18 octidi . . If.	6 vend.
19 nonidi . . Pulmonaire.	7 samedi.
20 DECADI. <i>Gloire et Imm.</i>	8 dimanc.
21 primidi . . Thlaspi.	9 lundi.
22 duodi . . Thymelé.	10 mardi.
25 tridi . . Chiendent.	11 merc.
24 quartidi . . Trainasse.	12 jeudi.
25 quintidi . . Veau.	13 vend.
26 sextidi . . Guède.	14 samedi.
27 septidi . . Noisetier.	15 dimanc.
28 octidi . . Ciclamen.	16 lundi.
29 nonidi . . Chéridoine.	17 mardi.
30 DECADI. <i>A l'Amitié.</i>	18 merc.

VENTOSE. VI. mois.

Nouv. lune le 1. Dern. quart. le 25.  
P. Q. le 8. Pl. l. le 15. Nouv. lune le 30.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi . .	Tusillage.	19 j.	FÉV.
2 duodi . .	Cournoillier.	20 vend.	
5 tridi . .	Violier.	21 samedi.	
4 quartidi . .	Troène.	22 dimanc.	
5 quintidi . .	Bouc.	23 lundi.	
6 sextidi . .	Asarer.	24 mardi.	
7 septidi . .	Alaterne.	25 merc.	
8 octidi . .	Violette.	26 jeudi.	
9 nonidi . .	Marceau.	27 vend.	
10 DECADI . .	<i>À la Frugalité.</i>	28 s. MARS.	
11 primidi . .	Narcisse.	1 dimanc.	
12 duodi . .	Orme.	2 lundi.	
13 tridi . .	Fumeterre.	5 mardi.	
14 quartidi . .	Vélard.	4 merc.	
15 quintidi . .	Chevre.	5 jeudi.	
16 sextidi . .	Epinars.	6 vend.	
17 septidi . .	Doronic.	7 samedi.	
18 octidi . .	Mouron.	8 dimanc.	
9 nonidi . .	Cerfeuil.	9 lundi.	
20 DECADI . .	<i>Au Courage.</i>	10 mardi.	
21 primidi . .	Mandragore.	11 mercredi.	
22 duodi . .	Persil.	12 jeudi.	
23 tridi . .	Cochléaria.	13 vend.	
24 quartidi . .	Pâquerette.	14 samedi.	
25 quintidi . .	Chevreau.	15 dimanc.	
26 sextidi . .	Pissenlit.	16 lundi.	
27 septidi . .	Silvye.	17 mardi.	
28 octidi . .	Capilaire.	18 merc.	
29 nonidi . .	Frêne.	19 jeudi.	
30 DECADI . .	<i>À la bon. Foi.</i>	20 vend.	

GERMINAL. VII. mois.

Prem. quart. le 7. Dern. quart. le 25.  
Pleine luue le 15. Nouv. lune le 30.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi . .	Prime-vère.	21 s. MARS	
2 duodi . .	Platane.	22 dimanc.	
5 tridi . .	Asperge.	23 lundi.	
4 quartidi . .	Tulipe.	24 mardi.	
5 quintidi . .	Cog.	25 merc.	
6 sextidi . .	Bette.	26 jeudi.	
7 septidi . .	Boulean.	27 vend.	
8 octidi . .	Jonquille.	28 samedi.	
9 nonidi . .	Aulne.	29 dimanc.	
10 DECADI . .	<i>À l'Héroïsme.</i>	30 lundi.	
11 primidi . .	Pervenche.	31 m. AVR.	
12 duodi . .	Charme.	1 merc.	
13 tridi . .	Morille.	2 jeudi.	
14 quartidi . .	Hêtre.	3 vend.	
15 quintidi . .	Poule.	4 samedi.	
16 sextidi . .	Laitue.	5 dimanc.	
17 septidi . .	Mélèze.	6 lundi.	
18 octidi . .	Ciguë.	7 mardi.	
19 nonidi . .	Radis.	8 merc.	
20 DECADI . .	<i>Au Désintér.</i>	9 jeudi.	
21 primidi . .	Gainier.	10 vend.	
22 duodi . .	Romaine.	11 samedi.	
23 tridi . .	Maronnier.	12 dimanc.	
24 quartidi . .	Roquette.	13 undi.	
25 quintidi . .	Pigeon.	14 mardi.	
26 sextidi . .	Lilas.	15 merc.	
27 septidi . .	Anémone.	16 jeudi.	
28 octidi . .	Pensée.	17 vend.	
29 nonidi . .	Myrtille.	18 samedi.	
30 DECADI . .	<i>Au Stoïcisme.</i>	19 dimanc.	

FLOREAL VIII. mois.

Prem. quart. le 7. Dern. quart le 25.  
Pleine lune le 15. Nouv. lune le 28.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi	Rose.	20 l. AVR.	
2 duodi	Chêne.	21 mardi	
5 tridi	Fougère.	22 merc.	
4 quartidi	Aubépine.	25 jeudi	
5 quintidi	Abeille.	24 vend.	
6 sextidi	Ancolie.	25 samedi	
7 septidi	Muguet.	26 dimanc.	
8 octidi	Champignon.	27 lundi	
9 nonidi	Hyacinthe.	28 mardi	
10 DECADI	<i>A l'Amour.</i>	29 merc.	
11 primidi	Rhubarbe.	30 j. MAI.	
12 duodi	Sainfoin.	1 vend.	
15 tridi	Béton-d'or.	2 samedi	
14 quartidi	Chamérisier.	3 dimanc.	
15 quintidi	<i>Ver-à-soie.</i>	4 lundi	
16 sextidi	Consoude.	5 mardi	
17 septidi	Pimpernelle.	6 merc.	
18 octidi	Corbeille-d'or.	7 jeudi	
19 nonidi	Arroche.	8 vend.	
20 DECADI	<i>A la Foi conj.</i>	9 samedi	
21 primidi	Statice.	10 dimanc.	
22 duodi	Fritillaire.	11 lundi	
25 tridi	Bourrache.	12 mardi	
24 quartidi	Valériane.	13 merc.	
25 quintidi	Carpe.	14 jeudi	
26 sextidi	Fusain.	15 vend.	
27 septidi	Civette.	16 samedi	
28 octidi	Buglose.	17 dimanc.	
29 nonidi	Sénevé.	18 lundi	
30 DECADI	<i>A l'Am. pat.</i>	19 mardi	

PRAIRIAL IX. mois.

Prem. quart. le 6. Dern. quart. le 22.  
Pleine lune le 14. Nouv. lune le 28.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgaire.</i>	
1 primidi	Luzerne.	20 m. MAI.	
2 duodi	Hémérocale.	21 jeudi	
5 tridi	Trèfle.	22 vend.	
4 quartidi	Angélique.	25 samedi	
5 quintidi	Canard.	24 dimanc.	
6 sextidi	Mélisse.	25 lundi	
7 septidi	Fromental.	26 mardi	
8 octidi	Martagon.	27 merc.	
9 nonidi	Serpolet.	28 jeudi	
10 DECADI	<i>A la tend. ma.</i>	29 vend.	
11 primidi	Fraise.	30 samedi	
12 duodi	Bétoine.	31 d. JUIN.	
15 tridi	Pois.	1 lundi	
14 quartidi	Acacia.	2 mardi	
15 quintidi	Canne.	5 merc.	
16 sextidi	Oëillet.	4 jeudi	
17 septidi	Sureau.	5 vend.	
18 octidi	Pavot.	6 samedi	
19 nonidi	Tilleul.	7 dimanc.	
20 DECADI	<i>A la Piété fl.</i>	8 lundi	
21 primidi	Barbeau.	9 mardi	
22 duodi	Camomille.	10 merc.	
25 tridi	Chèvre-feuille.	11 jeudi	
24 quartidi	Caille-lait.	12 vend.	
25 quintidi	Tanche.	15 samedi	
26 sextidi	Jasmin.	14 dimanc.	
27 septidi	Verveine.	15 lundi	
28 octidi	Thym.	16 mardi	
29 nonidi	Pivoine.	17 merc.	
30 DECADI	<i>A l'Enfance.</i>	18 jeudi	

MESSIDOR. X. mois.

Prem. quart. le 5. Dern. quart. le 21.  
Pleine lune le 14. Nouv. lune le 28.

<i>Ere républicaine.</i>		<i>Ere vulgaire.</i>
1 primidi .	Seigle.	19 v. JUIN.
2 duodi .	Avoine.	20 samedi.
3 tridi .	Oignon.	21 dimanc.
4 quartidi .	Véronique.	22 lundi.
5 quintidi .	Mulet.	23 mardi.
6 sextidi .	Romarin.	24 merc.
7 septidi .	Concombre.	25 jeudi.
8 octidi .	Echalotte.	26 vend.
9 nonidi .	Absynte.	27 samedi.
10 DECADI.	<i>A la Jeunes.</i>	28 dimanc.
11 primidi .	Coriandre.	29 lundi.
12 duodi .	Artichaut.	30 m. JUL.
13 tridi .	Giroflée.	1 merc.
14 quartidi .	Lavande.	2 jeudi.
15 quintidi .	Jumart.	3 vend.
16 sextidi .	Tabac.	4 samedi.
17 septidi .	Groseille.	5 dimanc.
18 octidi .	Gesse.	6 lundi.
19 nonidi .	Orge.	7 mardi.
20 DECADI.	<i>A l'Age vir.</i>	8 merc.
21 primidi .	Menthe.	9 jeudi.
22 duodi .	Cumin.	10 vend.
23 tridi .	Haricots.	11 samedi.
24 quartidi .	Orcanète.	12 dimanc.
25 quintidi .	<i>Pointade.</i>	13 lundi.
26 sextidi .	<i>F. du 14 juil.</i>	14 mardi.
27 septidi .	Ail.	15 merc.
28 octidi .	Vesce.	16 jeudi.
29 nonidi .	Blé.	17 vend.
30 DECADI.	<i>A la Vieilles.</i>	18 samedi.

THERMIDOR.

THERMIDOR. XI. mois.

Prem. quart. le 5. Dern. quart. le 20.  
Pleine lune le 13. Nouv. lune le 27.

<i>Ere républicaine.</i>		<i>Ere vulgaire.</i>
1 primidi .	Epeautre.	19 d. JUL.
2 duodi .	Bouillon-blanc.	20 lundi.
3 tridi .	Melon.	21 mardi.
4 quartidi .	Ivroie.	22 merc.
5 quintidi .	<i>Bélier.</i>	23 jeudi.
6 sextidi .	Prêle.	24 vend.
7 septidi .	Armoise.	25 samedi.
8 octidi .	Carthame.	26 dimanc.
9 nonidi .	Mûres.	27 lundi.
10 DECADI.	<i>Au Malheur.</i>	28 mardi.
11 primidi .	Panis.	29 merc.
12 duodi .	Salicot.	30 jeudi.
13 tridi .	Abricot.	31 v. AOUT.
14 quartidi .	Basilic.	1 samedi.
15 quintidi .	<i>Brebis.</i>	2 dimanc.
16 sextidi .	Guimauve.	3 lundi.
17 septidi .	Lin.	4 mardi.
18 octidi .	Amande.	5 merc.
19 nonidi .	Gentiane.	6 jeudi.
20 DECADI.	<i>A l'Agricultur.</i>	7 vend.
21 primidi .	Carline.	8 samedi.
22 duodi .	Caprier.	9 dimanc.
23 tridi .	<i>F. du 10 août.</i>	10 lundi.
24 quartidi .	Aunée.	11 mardi.
25 quintidi .	<i>Agneau.</i>	12 merc.
26 sextidi .	Myrthe.	13 jeudi.
27 septidi .	Colza.	14 vend.
28 octidi .	Lupin.	15 samedi.
29 nonidi .	Coton.	16 dimanc.
30 DECADI.	<i>A l'Industrie.</i>	17 lundi.

B

## FRUCTIDOR. XII. mois.

Prem. quart. le 5. Deru. quart. le 20.  
 Pleine lune le 13. Nouv. lune le 27.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vulgoire.</i>
1 primidi .	Prune.	18 m. AOUT
2 duodi .	Millet.	19 merc.
3 tridi .	Lycoperde.	20 jeudi.
4 quartidi	Esc. urgeon.	21 vend.
5 quintidi	Barbeau.	22 samedi.
6 sextidi .	Tubéreuse.	23 dimanc.
7 septidi .	Sucrion.	24 lundi.
8 octidi .	Apocyn.	25 mardi.
9 nonidi .	Réglisse.	26 merc.
10 DECADI	<i>Annos Aieux.</i>	27 jeudi.
11 primidi	Pastèque.	28 vend.
12 duodi .	Fenouil.	29 samedi.
13 tridi .	Epine-vinette.	30 dimanc.
14 quartidi	Noix.	31 l. SEPT.
15 quintidi	Goujon.	1 mardi.
16 sextidi .	Orange.	2 merc.
17 septidi .	Cardière.	3 jeudi.
18 octidi .	Nerprun.	4 vend.
19 nonidi .	Sagette.	5 samedi.
20 DECADI	<i>A la Postér.</i>	6 dimanc.
21 primidi	Eglantier.	7 lundi.
22 duodi .	Noisette.	8 mardi.
23 tridi .	Houblon.	9 merc.
24 quarndi	S. rgho.	10 jeudi.
25 quintidi	Ecrevisse.	11 vend.
26 sextidi .	Bigarade.	12 samedi.
27 septidi .	Verge-d'or.	13 dimanc.
28 octidi .	Mais.	14 lundi.
29 nonidi .	Marron.	15 mardi.
30 DECADI	<i>Au Bonheur.</i>	16 merc.

## JOURS COMPLEMENTAIRES,

APPELÉS SANS-CULOTIDES.

Ces cinq jours sont consacrés à diverses  
 fêtes nationales.

<i>Ère républicaine.</i>		<i>Ère vul.</i>
1 primidi	<i>Fête des Vertus.</i>	17 j. S.
2 duodi .	<i>Fête du Génie.</i>	18 vend.
3 tridi .	<i>Fête du Travail.</i>	19 sam.
4 quartidi	<i>Fête de l'Opinion.</i>	20 dim.
5 quintidi	<i>Fête des Récompenses.</i>	21 lundi
6 sextidi .	<i>Fête de la Révolution.</i>	22 mardi.

---

---

DES ÉCLIPSES.

Il y aura cette année quatre éclipses, deux de soleil et deux de lune.

Les deux éclipses de soleil seront, l'une le 2 pluviôse, et l'autre le 28 messidor. Elles ne seront point visibles à Paris.

La première éclipse de lune commencera le 15 pluviôse à 11 h. 8 m. 51 s. du soir, et finira le 16 à 1 h. 59 m. 35 s.

La seconde éclipse de Lune commencera le 17 thermidor à 6 h. 7 m. 28 s. du soir, et finira à 8 h. 47 m. 28 s.

---

---

LES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE.

♈ Le Bélier.	♎ La Balance.
♉ Le Taureau.	♏ Le Scorpion.
♊ Les Gémeaux.	♐ Le Sagittaire.
♋ L'Ecrevisse.	♑ Le Capricorne.
♌ Le Lion.	♒ Le Verseau.
♍ La Vierge.	♓ Les Poissons.

---

---

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Sous le règne de Maximilien Ier. toutes les atrocités, toutes les horreurs que peut inventer l'imagination la plus industrieuse en férocité, étaient à l'ordre du jour; et ce qui était le plus déchirant, c'est que les mots sacrés de *vertu*, *bienfaisance* et *humanité*, étaient sans cesse dans la bouche du tyran et de ses infâmes complices. Les malheureuses victimes plongées dans les fers, qui ont échappé à sa rage, ne forment qu'un concert de malédictions contre la mémoire de ce monstre. Toutes rapportent des détails plus ou moins effrayans sur le raffinement des souffrances qu'on se plaisait à leur

faire éprouver. Nous-mêmes avons entendu ces récits douloureux , et nous avons cru qu'exposer aux yeux des citoyens l'horrible tableau de toutes les cruautés qu'on faisait souffrir dans les prisons , à ceux que Robespierre avait dévoués à la mort , c'était renforcer la haine des républicains pour toute espèce de despotisme. Des patriotes qui ont gémi plusieurs mois dans les fers , et qui dans leur captivité , ont été les fidèles observateurs du régime barbare auquel on les soumettait , nous ont fourni des notes très-précieuses tant sur les choses , que sur les individus. Nous avons recueilli différentes anecdotes qui pourront devenir le domaine de l'histoire , et diriger l'opinion de la postérité sur des personnages qui ont paru avec quelque éclat sur le

théâtre de la révolution. Nous n'avons pas cru devoir alterer en rien les matériaux qui nous ont été fournis , et le desir de satisfaire promptement l'avidité curieuse du public , ne nous a pas permis de mettre beaucoup d'ordre dans les différens articles qui nous ont été communiqués.

Que les aristocrates et les contre-révolutionnaires ne croient pas trouver dans cet écrit l'oraison funèbre des ennemis de la France qui ont péri sur l'échafaud ; je ne serai jamais le chevalier de ceux qui veulent la ruine de mon pays. J'ai rapporté différentes pièces émanées de plusieurs individus suppliciés , je ne l'ai point fait ni pour flétrir , ni pour réhabiliter leur mémoire ; je les ai publiés comme monumens historiques , et propres à jeter un grand jour sur l'histoire de notre révolution.

Voilà quelles ont été mes intentions en donnant au public ce petit écrit ; la malveillance pourra les empoisonner , mais ma conscience me restera toujours.

Comme mon dessein est de donner un ouvrage beaucoup plus étendu sur le régime des prisons , je prie les personnes qui pourraient donner quelques renseignemens , notes , anecdotes , couplets , etc. , de les envoyer , franc de port , au Cit. Mercier , rue des Prouvaires , No 54.

---



---

## CONCIERGERIE.

**T**OUT le monde connaît l'entrée de cette prison destinée de tout temps à renfermer ceux que la loi appelle devant ses magistrats , comme étant prévenus de crimes contre l'ordre & la sûreté publique. Mais combien peu de personnes , en parcourant ces superbes galeries , ces salles immenses du palais , songent qu'ils foulent aux pieds des hommes , leurs semblables , entassés dans des cachots ; surtout depuis que les convulsions révolutionnaires avaient fait refluer les victimes jusques dans les dégoûtans corridors qui conduisent à ces habitations de la misère , du désespoir et de la mort. Quel contraste ! au-dessus des folies boutiques remplies de parfums , ce que les modes offrent à la coquette-rie de plus élégant , d'aimables marchandises qui d'un œil agaçant & d'une bouche mignone , appellent l'attention des curieux : des bibliothèques chargées de livres où il n'est question que de philo-

sophie et d'humanité : au-dessous , à la distance de l'épaisseur d'une voûte, des verroux, des grilles, des gémissemens, des haillons, une puanteur insupportable, un air infect, des guichetiers ivres, parlant un langage extraordinaire, chargés d'énormes clefs, et suivis de chiens faits comme eux pour répandre l'épouvante.

Ces maisons d'arrêt, nouvellement instituées, le Luxembourg, le Port-Libre, les Carmes, les Bénédictins-anglais, St. Lazare, les Anglaises du fauxbourg St. Antoine, où d'heureux détenus n'ont connu long-temps de chaînes que celles de l'amour, où ils coulaient des jours délicieux dans les bras des belles prisonnières, leurs compagnes, au milieu des jardins, des vergers, des berceaux et des présens de la nature, etc. toutes ces maisons ne sont que des prisons *muscadines*, les guichetiers y sont polis, ils parlent un langage intelligible, et quand on y est transféré de la Conciergerie, de Pélagie, des Madelonnettes ou de la Force, on ferait tenté de les prendre pour des académiciens. O vous, qui n'avez vécu que dans

ces maisons, si vous voulez savoir ce que c'est que d'être en prison, tâchez de vous faire mettre à la conciergerie.

La première entrée est fermée de deux guichets (\*). Ces deux guichets sont à peu près à trois pieds l'un de l'autre. Ils sont tenus chacun par un porte-clef. Tous les porte-clefs ne sont pas admis indistinctement à l'honneur de ces premiers guichets : on choisit les plus vigoureux & ceux qui ont le coup-d'œil plus subtil. Il faut, disent-ils, avoir de la tête pour de pa-

---

(\*) On appelle guichet une petite porte haute d'environ trois pieds et demi, pratiquée dans une porte plus grande. Lorsqu'on entre, il faut en même-temps hausser le pied & baisser considérablement la tête; de manière que si on ne se casse pas le nez sur son genou, on court risque de se fendre le crâne contre la pièce de traverse de la grande porte; ce qui est arrivé plus d'une fois. On appelle aussi guichet la première pièce d'entrée.

reilles fonctions. Aussi les postulans attendent-ils quelquefois long-temps. Un bouquet placé au-dessus de la porte annonce une nouvelle promotion. Le promu se fait coëffer ce jour-là par un perruquier, met ses plus beaux habits. Son air satisfait & capable annonce qu'il sent sa dignité, & qu'il n'est pas au-dessous du choix dont on l'a honoré. Le soir, les flots de vin redoublent & terminent un aussi beau jour.

Dans la première pièce, appelée guichet, comme je l'ai dit, au bout d'une grande table, sur un fauteuil, est le gouverneur de la maison, ou bien la respectable moitié de lui-même, ou bien le plus ancien des porte-clefs, qui les représente en ce cas. Ces gouverneurs-là sont devenus par le temps où nous sommes des personnages très-considérables. Les parens, amis ou amis des prisonniers sont ordinairement une cour très-assidue au concierge Richard, pour se faire entr'ouvrir un guichet. On le salue profondément; quand il est de bonne humeur, il sourit; quand au contraire il est morose, il froncé le sour-

cil;

cil; c'est Jupiter qui fait trembler l'Olympe d'un coup-d'œil. Aussi les prisonniers ont-ils toujours l'attention d'épier ses bons momens, et alors on s'évertue à présenter humblement le placet.

C'est de ce fauteuil qu'émanent les ordres pour la police de la maison. C'est à ce fauteuil que sont évoqués les querelles des guichetiers entr'eux & des guichetiers avec les prisonniers; c'est à ce fauteuil que les malheureux prisonniers portent leurs humbles réclamations quand ils obtiennent la faveur d'y être admis; c'est de ce fauteuil que part quelquefois un regard de protection qui console, & souvent un coup-d'œil qui foudroie.

Du reste la femme Richard tient sa maison d'une manière étonnante: on n'a ni plus de mémoire, ni plus de présence d'esprit, ni une connaissance plus exacte des détails les plus minutieux.

Outre le concierge ou son représentant, il y a dans le guichet un ancien porte-clefs qui divague. C'est, sans qu'il y paraisse, l'inspecteur des personnes qui entrent ou

C

qui sortent. Quand il a des distractions, on entend sortir du fau-tuil ces vigilantes paroles : *Allumez le Miston* (*Allume*, mot d'argot, qui veut dire, regarde sous le nez; *Miston*, de l'individu).

Le guichetier les répète à ses camarades qui sont de service aux portes. Lorsqu'il entre un nouveau prisonnier, on recommande aux guichetiers d'*allumer le Miston*, afin qu'il s'ait généralement connu et ne puisse se donner pour étranger.

A main gauche, en entrant dans le guichet, est le greffe. Cette pièce est partagée en deux par des barreaux. Une moitié est destinée aux écritures, l'autre moitié est le lieu où l'on dép se les condamnés; c'est là qu'ils ont quelquefois attendu trente-six heures le moment fatal où l'exécuteur des jugemens criminels (que les guichetiers appellent dans leur langage, *tôle*) leur fait subir les redoutables apprêts de leur supplice. Je ne puis tracer ces lignes, sans que les souvenirs les plus cruels, sans que les idées les plus déchirantes ne s'emparent de mon ame. Vous

n'avez pas vu, vous qui lisez ceci, des êtres pleins de vigueur, de santé, qui portaient la sérénité de l'innocence sur leur visage, qui vous en avaient montré les preuves écrites, que l'habitude de vivre ensemble vous avait forcé d'estimer, vous ne les avez pas vus à quelques heures, à quelques minutes d'une mort aussi certaine qu'affreuse, mais pourtant qu'ils attendaient avec calme. Comme moi, vous n'avez pas été à même de dire, cet être qui respire, qui marche, qui pense, qui, tout-à-l'heure me serrait encore la main, eh bien ! dans quelques instans il ne sera plus : ce corps que je vois animé ne sera plus qu'un cadavre, ce sang qui circule dans ses veines aura rougi la terre, cette tête qui élève encore des regards au ciel, en l'accusant peut-être d'une mort injuste & prématurée, n'offrirà plus que l'image informe & effrayante de sa destruction; & moi qui ne fus constamment animé que des sentimens de la plus pure probité, qui ne vécus que pour la Patrie, qui ne m'occupai que de sa prospérité, de

sa liberté & du bonheur de mes concitoyens, dans quelques jours peut-être j'aurai subi le même sort.

O destinées affreuses ! Fatales erreurs de l'espèce humaine ! Des hommes parlent de philosophie, d'humanité, & ils égorgent leurs semblables avec plus de légèreté, plus d'avidité que le chasseur n'en met à se saisir de sa proie. Vous parlez du bonheur des hommes et vous les détruisez ; de leur liberté, et un mot imprudent, une démarche inconsidérée, que dis-je, l'innocence, la probité, les talens, l'amour de la patrie, les ont conduit à l'échafaud. Voilà les crimes du tyran, des niveleurs, ses complices, et des brigands qui lui ont survécu. *Di meliora piis!*...

Pardonnez cette digression, elle a tant soit peu soulagé mon cœur ; j'en reprendrai plus volontiers mon récit.

Du greffe, on entre de plein pied, en ouvrant toutefois d'énormes portes, dans des cachots appelés *La Souricière*. Il faudrait plutôt les nommer *La Ratière*. Un citoyen nommé *Beauregard*, homme aussi

honnête qu'aimable, acquitté par le tribunal révolutionnaire, grâces soient rendues à son heureuse étoile, fut mis à son arrivée dans ce cachot ; les rats lui mangèrent en différents endroits sa culotte, sans respect pour son derrière ; nombre de prisonniers ont vu les trous, et il fut obligé de se couvrir toute la nuit la figure de ses mains pour sauver son nez, ses oreilles, etc.

Le jour pénètre à peine dans ces cachots ; les pailles dont se compose la litière des prisonniers, bientôt corrompues par le défaut d'air & par la puanteur des fœces, en termes de prisons, *griaches*, où les prisonniers font leurs besoins, exhalent une infection, telle, que dans le greffe même, on est empoisonné lorsqu'on ouvre les portes. Il en est ainsi des autres cachots ; & c'est dans ces affreux demeures que des hommes reconnus ensuite innocens ont passé des mois entiers !

O vous, qui êtes chargés de gouverner vos semblables... Je m'arrête, il faut être avare de réflexions.

En face de la porte d'entrée, est le guichet

qui conduit à la cour des femmes, à l'infirmerie, & en général à ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le *côté des dours*. Nous y reviendrons.

À droite, sur deux angles, sont des fenêtres qui éclairent fort imparfaitement deux cabinets où couchent les guichetiers de garde pendant la nuit: c'est aussi dans ces cabinets qu'on dépose les femmes qui ont été condamnées à mort. Entre ces deux angles est un troisième qui conduit au *préau*, c'est le côté le plus recommandable de cette prison, & le mieux fait pour fixer les regards de l'observateur. Il faut, pour y arriver, franchir quatre guichets. On laisse à gauche la chapelle & la chambre du conf. il, deux pièces également remplies de lits dans ces derniers temps, la seconde était occupée par la veuve de Capet.

Je n'entreprendrai point de décrire tous lieux de cette vaste & dégoûtante enceinte. Je remarquerai seulement qu'à droite, en entrant dans la cour, à l'extrémité d'une espèce de galerie, est une double porte, dont l'une entièrement de fer, que ces portes ferment le cachot surnommé

de la *Pêche nationale* depuis les massacres du mois de septembre 1792 (vieux style), & que l'on traverse ce cachot pour arriver dans les salles du palais, au moyen d'un obscur escalier dérobé & verrouillé dans deux ou trois endroits différens. Les prisonniers font, ou à la pistole, ou à la paille, ou dans les cachots.

Ces prisonniers ont un régime différent. Les cachots ne s'ouvrent que pour donner la nourriture, faire les visites, & vider le *grisch* &c.

Les chambres de la paille ne diffèrent des cachots qu'en ce que leurs malheureux habitans sont tenus d'en sortir entre huit & neuf heures du matin. On les fait rentrer environ une heure avant le soleil couché. Pendant la journée, les portes de leurs cachots sont fermées, & ils sont obligés de se morfondre dans la cour, ou de s'entasser, s'il pleut, dans les galeries qui l'entourent, où ils sont infectés de l'odeur des urines, etc. Du reste, mêmes incommodités dans leurs hideuses demeures; point d'air, des pailles pourries. Entassés jusqu'à cinquante dans un même trou, le nez sur leurs ordures, ils se communiquent les maladies, les malpropres dont

ils sont accablés. Allez visiter les cachots qui sont pratiqués dans les grosses tours que vous voyez du quai de l'Horloge, ceux qu'on appelle le *grand César*, *Bonbec*, *Saint-Vincent*, *Bel-Air*, etc. & dites si la mort n'est pas préférable à un pareil séjour.

C'est-là pourtant que des citoyens accusés de délits révolutionnaires, ont été confondus avec des hommes prévenus de vols & d'attasfinats, avec des hommes convaincus de ces crimes & condamnés au châtimeut qu'ils avaient mérité, mais dont le jugement était suspendu par la faveur qu'ils ont de se pourvoir en cassation. Depuis quelque temps il n'y avait guères à la conciergerie que ce qu'on appelait des révolutionnaires.

Ne croyez pas que les incommodités du logement soient les seules que les prisonniers aient à supporter; il faudrait, pour juger jusqu'à quelle humiliation, jusqu'à quelle dégradation on peut réduire des hommes, il faudrait assister à la fermeture des portes & à l'appel nominal qui la précède. Figurez-vous trois ou quatre guichetiers ivres, avec une demi-douzaine de chiens en arrêt, tenant en main un liste incorrecte qu'ils ne peu-

vent lire. Ils appellent un nom, personne ne se reconnaît: ils jurent, tempèrent, menacent; ils appellent de nouveau: on s'explique, on les aide, on parvient enfin à comprendre qui ils ont voulu nommer. Ils font entrer, en comptant le troupeau; ils se trompent: alors, avec une colère toujours croissante, ils ordonnent de sortir: on sort, on rentre, on se trompe encore, & ce n'est quelquefois qu'après trois ou quatre épreuves que leur vue brouillée parvient enfin à s'assûrer que le nombre est complet.

Mais quel contraste! est-ce une bizarrerie de la nature ou un effet de sa sagesse! La première lueur d'espérance, l'approche d'un plaisir dissipent en un instant les plus noirs chagrins, les plus cruels inquiétudes et la prison la plus hideuse; l'enfer va se changer en un temple de Guide. Vous entendez dans la cour du préau un éternel bourdonnement, un murmure sombre & les cris effrayans des guichetiers; ils ont des voix terribles & qui semblent avoir été faites exprès. Rien n'est plus fatigant que ce bruit & ce spectacle, si vous pouvez y échapper pour revenir au principal guichet.

Après avoir franchi la première grille, j'ai déjà dit qu'il y en a quatre, vous vous trouvez dans une enceinte formée toute de barreaux de fer. Lorsque les communications avec l'extérieur subsistaient, c'est-là que les prisonniers de ce côté, voyaient leurs connaissances. Les femmes, dont la sensibilité est plus grande, le courage plus résolu, l'ame plus compatissante, plus portées à secourir, à partager le malheur, les femmes étaient presque les seules qui osassent y pénétrer, & il faut le dire, c'était sur-tout elles qu'on aimait à y recevoir. Là les maïs redevenaient amans, et les amans redoublaient de tendresse; il semblait qu'on fût convenu de se dépouiller de cette pudeur glaciale, très-bonne quand on peut attendre des momens plus favorable, ou chercher des lieux plus commodes. Les plus tendres baisers étaient sans cesse pris & rendus sans résistance comme sans souplesse; à la faveur même d'un peu d'obscurité & des vêtements larges, l'amour a vu couronner ses plus ardens desirs. Il y avait de quoi faire enragier ces figures blêmes, qui toujours jalouses du bonheur des autres, ne jouis-

sent que par les tourmens dont ils sont les auteurs ou complices, il est vrai que ces plaisirs étaient quelquefois troubles par l'aspect des malheureux condamnés à mort, qu'on descendait du tribunal & qui traversaient l'enceinte dont je parle. Alors il se faisait un moment de silence, on se regardait avec crainte, puis on s'embrassait avec un tendre intérêt, et les chefs reprenaient insensiblement leur cours.

Le guichet d'entrée, occupé de même par les prisonniers du côté des douze, n'offrait pas un spectacle moins pittoie que. En effet, quoi de plus singulier pour l'œil de l'observateur ? des femmes & leurs maris, des maîtresses & leurs amans, rangés sur des bancs contre les murs, les uns se caressent avec autant de fœurité & de goût que s'ils étaient sous des berceaux de roses; les autres s'attendrissent, versent des larmes. Dans le greffe sont des hommes condamnés à mort, qui quelquefois chantent. Par une fenêtre de ces cabinets dont j'ai parlé, on apperçoit sur un lit de douleur une malheureuse femme veillée par un gen-

darme, qui attend, la pâleur sur le front, l'instant de son supplice. Des gendarmes remplissent les guichets, ceux-ci conduisent des prisonniers dont on délie les mains, & que l'on précipite dans un cachot; ceux-là; demandent d'autres prisonniers pour les transférer, les lient & les emmènent, tandis qu'un huissier à l'œil agard, à la voix insolente, donne des ordres, se fâche, & il se croit un héros, parce qu'il insulte impunément à des malheureux qui ne peuvent lui répondre par des coups de bâton.

Il n'y a rien d'exagéré dans ce que je viens de dire, & plusieurs personnes qui sont venues, ou qui ont vécu dans les prisons, se rappelleront d'avoir vu tout cela dans le même moment.

J'ai déjà dit que les chiens jouaient un grand rôle dans ces prisons; cependant un fait que j'ai entendu souvent raconter prouvera que leur fidélité n'est pas à toute épreuve. Parmi ces chiens il en est un distingué par sa taille, sa force & son intelligence. Ce cerbère se nomme *Ravage*. Il était chargé pendant la nuit de la garde de la cour du préau.

Des prisonniers avaient pour s'échapper, fait un trou (en argot, *un housard*) rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance de *Ravage*, & le bruit qu'il pouvait faire. *Ravage* se tait, mais le lendemain matin on s'aperçut qu'on lui avait attaché à la queue un assignat de cent sous avec un petit billet où étaient écrits ces mots: *On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous & un paquet de pieds de mouton.* *Ravage* promenant & publiant ainsi son infamie, fut un peu décontenancé par les attroupe-mens qui se formèrent autour de lui, & les éclats de rire qui partaient de tous côtés. Il en fut quitte, dit-on, pour cette petite humiliation & quelques heures de cachot.

Revenons au côté des *douze*. Ce côté a aussi une cour qu'occupent les femmes. La partie occupée par les hommes n'a d'autre promenade qu'un corridor obscur dans lequel il faut tenir le jour un réverbère allumé, & un petit vestibule séparé de la cour des femmes par une grille. Les hommes peuvent parler aux femmes, même les embrasser à travers

cette grille, et plus d'une fois les tendres épanchemens de l'amour y ont fait oublier aux malheureux l'horreur de leur demeure.

Les chambres des femmes sont aussi divisées en chambres à la pistole & en chambres à la paille. Les pistoles occupent le premier, les chambres des *pailleuses* (\*), sont au rez-de-chaussée derrière une arcade; elle sont obscures, humides & aussi malsaines que malpropres. Le gouvernement devrait bien s'occuper de les rendre plus salubres, en n'oubliant jamais que l'innocence a été forcée de les habiter. Il faudrait aussi un régime qui ne tendît pas à dégrader les êtres qui y sont soumis.

Il n'y a de ce côté, pour les hommes, que des chambres à la pistole, c'est-à-dire que l'on paye le loyer des lits que l'on occupe. Il y a autant de lits dans une chambre qu'elle en peut contenir. On payait d'abord pour un lit 27 livres 12 s.

(\*) On appelle *pailleux* ou *pailleuses*, ceux ou celles qui n'ayant pas le moyen de payer le loyer d'un lit, sont obligés de coucher sur la paille.

le premier mois & 22 liv. 10 sous les mois suivans. On a réduit ce loyer à 15 liv. par mois. Le même lit a souvent rapporté plusieurs loyers en un mois (\*); aussi la conciergerie est-elle le premier hôtel garni de Paris, quand au produit.

L'un des grands inconvéniens de ce côté, était le voisinage de l'infirmerie; on y a longtemps vécu au milieu des fièvres les plus dangereuses. Les malades entassés deux à deux sur de méchants grabats, étaient bien ce que la misère humaine peut offrir de plus déplorable; les médecins daignaient à peine les examiner; il semblerait qu'il y eût des cœurs faits pour s'endurcir à l'approche du malheur. Ils avaient une ou deux tisannes qui étaient, comme on dit, des selles à tous chevaux, & qu'ils appliquaient à toutes les maladies, encore étaient-elles

(\*) Dans les derniers temps de la tyrannie de Robespierre, lorsque le tribunal envoyait les victimes à la mort par charretées, 40 ou 50 lits étaient occupés tous les jours par de nouveaux hôtes qui payaient 15 liv. pour une nuit, ce qui donnait par mois un produit de 18 à 22 mille livres.

administrées avec une négligence vraiment impardonnable. C'était une chose curieuse de voir avec quel dédain & quelle suffisance ils faisoient leurs visites. Un jour le docteur en chef s'approche d'un lit & tâte le pouls du malade. Ah ! dit-il, il est mieux qu'hier. Oui, citoyen docteur, répond l'infirmier, il est beaucoup mieux, mais ce n'est pas le même ; le malade d'hier est mort, & celui-ci a pris sa place. — Ah ! c'est différent : eh bien, qu'on fasse la tisane.

Depuis on a formé un établissement à l'Évêché, où les malades, à ce que l'on dit, sont traités avec beaucoup plus d'égards. Dieu en soit loué.

Cette anecdote m'en rappelle un autre qui eut lieu à-peu-près dans le même temps. On se souviendra peut-être d'un individu qui se faisoit appeler *Marat-Mauger*, commissaire du pouvoir exécutif à Nancy & dans le département de la Meurthe, dénoncé comme ayant usé, envers les citoyens, de toutes sortes de vexations. Ce Mauger donna l'exemple le plus terrible de la manière dont un coquin peut être tourmenté par les remords. Il rappela les fureurs d'Oreste, & le Kain aurait pu

trouver en lui un modèle. Attaqué d'une fièvre très-violente, il se levait sur son lit, & là, avec des convulsions vraiment effrayantes, & d'une voix épouvantée, il s'écriait : *Voyez-vous dans les ombres de ces voûtes la main de mon frère ? Il écrit en lettres de sang : Tu as mérité la mort.* Il périt en effet au milieu des transports de cette frénésie. On honora sa mémoire de cet épithète :

Dans un corps sale & pourri  
Gillait une âme épouvantable ;  
Depuis ce matin, Dieu merci,  
Et l'âme & le corps sont au diable.

Il régnaît parmi les prisonniers, de ce côté, un genre de courage & de gaîté vraiment remarquable ; on ne se fera jamais une idée juste d'une existence semblable : aussi je n'entreprendrai pas de la dépeindre, malgré ce que j'en ai entendu dire ; je me contenterai de citer quelques passages de deux lettres de l'un de ces prisonniers à un ami, & que celui-ci a bien voulu me communiquer.

« Je ne prendrai aucun plaisir à jeter ma

» tête; je la défendrai par tous les moyens  
 » que permet l'honneur & que fournit la pu-  
 » reté d'une conscience inattaquable. D'après  
 » cela tu dois être satisfait de moi.

» Ce que tu me dis des réponses de... me  
 » paraît d'assez bon augure, mais ne chan-  
 » ge rien à ma manière de voir. Je ne veux me  
 » bercer d'aucune espérance, il serait trop  
 » cruel d'en être déçu. J'attendrai de pied  
 » ferme les événemens. Je verrais avec joie  
 » l'instans qui me rendrait à la vie. J'ai déjà  
 » envisagé la mort, non-seulement avec in-  
 » trépidité, mais même avec calme; elle est  
 » sans cesse présente à mes yeux, et je veux  
 » qu'elle y soit sans cesse, pour m'y familia-  
 » riser au point de n'avoir pas même besoin  
 » de courage....

» Si je vois avec quelque sang-froid le mo-  
 » ment où je perdrais la vie, je le dois sur-tout  
 » au spectacle qui se renouvelle à chaque ins-  
 » tant dans cette maison; elle est l'anticham-  
 » bre de la mort. Nous vivons avec elle. On  
 » s'upe, on rit avec des compagnons d'infor-  
 » tune; l'arrêt fatal est dans leur poche. On  
 » les appelle le lendemain au tribunal; quel-

» ques heures après, nous apprenons leur con-  
 » damnation, ils nous font faire des compli-  
 » mens, en nous assurant de leur courage.  
 » Notre train de vie ne change point pour cela;  
 » c'est un mélange d'horreur sur ce que nous  
 » voyons, & d'une gâterie en quelque sorte fé-  
 » roce; car nous plaisantons souvent sur les  
 » objets les plus effrayans, au point que nous  
 » démontrions l'autre jour à un nouvel arrivé  
 » de quelle manière cela se fait, par le moyen  
 » d'une chaise à qui nous faisons faire la  
 » bascule. Tiens, dans ce moment, en voici  
 » un qui chante :

*Quand ils m'auront guillotiné,  
 Je n'aurai plus besoin de né.*

» Je dois t'ajouter, pour te prouver  
 » combien nous avons de moyens de nous  
 » endurcir, qu'une malheureuse femme  
 » condamnée vient de me faire appeler :  
 » *La source de mes larmes est tarie, m'a-*  
 » *t-elle dit, il ne m'en est pas échappé*  
 » *une depuis hier soir. La plus sensible des*  
 » *femmes n'est plus susceptible d'aucun*  
 » *sentiment; les affections qui faisaient*

» le bonheur de ma vie , ont perdu toute  
 » leur force. Je ne regrette rien , je vois avec  
 » indifférence le moment de ma mort.

« Cette femme est madame *Laviolette*  
 » de *Tournay* ; elle dit avoir dépensé des  
 » sommes énormes pour la cause de la  
 » liberté : commissaires nationaux , géné-  
 » raux , officiers des armées françaises , ont  
 » été accueillis dans sa maison avec autant  
 » de distinction que de zèle. Elle attribue ses  
 » malheurs à son mari. Elle s'est fait peindre  
 » ces jours-ci , la main appuyée sur une tête  
 » de mort ; elle a dû lui envoyer ce portrait.  
 » L'allégorie est cruelle , si le motif en est vrai...

« Les hommes sont trop méchants , trop  
 » inutilement atroces , & je ne regretterais  
 » pas une existence aussi pénible & qui ne  
 » me présente qu'un avenir encore plus  
 » affreux. Tu vas me croire fou ; ma foi  
 » non !

« Je ne fus jamais si raisonnable , j'ap-  
 » précie les choses ce qu'elles valent , &  
 » le plus grand bienfait de la nature ( la  
 » vie ) , dont tu me parles dans une de

» tes lettres , me paraît à moi , une corvée  
 » fort incommode , que la nature , si toute-  
 » fois elle n'est pas une force aveugle , pouvait  
 » épargner à des êtres qui n'ont pas même  
 » assez de raison pour appercevoir leurs sottis-  
 » ses. Je suis si las de vivre parmi les hommes,  
 » que je ne serais pas fâché de les quitter. J'ai  
 » déjà , comme je t'ai dit , essayé l'épreuve ;  
 » c'est le moment de véritable calme que j'ai  
 » goûté depuis que je suis ici , &c.....

C'était une chose touchante de voir un  
 nombre de prisonniers prévenus de délits  
 contre la patrie , ne respirer cependant  
 que pour elle & pour sa liberté. Ce fut ce  
 sentiment qui dicta des couplets sur la prise  
 de Toulon. Les voici :

Air : *Où courent ces peuples épars*

Chantons nos immortels succès :  
 Prisonniers , connaissez l'allégresse ,  
 Dans les fers nous sommes français.  
 Il a fui l'insolent anglais.  
 Toulon , cité lâche & traîtresse ,  
 Reçois le prix de tes forfaits.

Pleure ton infamie,  
 Ah ! ah ! quand on est français, change-t-on  
 de patrie ?

A l'abri des triples remparts  
 Que te livra la perfidie ;  
 C'est en vain qu'à tes *léopards*  
 Tu joins les honteux étendards  
 De *Naples* & de *l'Ibérie* ;  
 Ils ont dit, nos enfans de Mars :  
 Mourons pour la patrie, (bis.)  
 Ou punissons l'orgueil d'une horde ennemie.

Accourez, de la liberté,  
 Accourez, soldats magnanimes ;  
 Que sous votre bras indompté  
 Et par la vengeance excité,  
 Tombe un peuple chargé de crimes.  
 Pour moi, dans les fers arrêté,  
 Quoique fier de votre victoire ; (bis)  
 Je gémis, je n'ai point partagé votre gloire.

Ce courage qui les soutenait dans leur  
 malheur, ne les abandonnait pas au der-  
 nier moment. Les couplets que je vais  
 transcrire en sont la preuve. Ce n'est pas

par les règles ordinaires de la poésie qu'il  
 faut les juger, mais par la situation où se  
 trouvaient les auteurs.

*Pierre Ducourneau*, jeune homme de  
 Bordeaux, & *Theillard*, officier de gen-  
 darmerie dans la même ville, reçurent leur  
 acte d'accusation le 24 Nivôse. Ils étaient  
 déjà anciens dans la prison ; on leur donna  
 des preuves du plus tendre intérêt.  
 Quand un camarade d'infortune en était  
 à cette extrémité, la chambre le régalaît  
 le soir. Le souper fut triste, gai, touchant,  
 mais les étreintes d'une amitié si malheu-  
 reuse redoublèrent, lorsqu'on entendit chan-  
 ter ces couplets faits par *Ducourneau*, &  
 écrits avec un crayon au bout de la table,  
 au milieu des verres, des bouteilles & du  
 bruit que faisaient des gens qui avaient déjà  
 dans la tête quelques verres de vin de Bor-  
 deaux.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Si nous passons l'onde noire,  
 Amis, daignez quelquefois  
 Ressusciter la mémoire  
 De deux vrais amis des loix.

Dans ces momens pleins de charmes  
Fétez-nous parmi les pots  
Et vervez , au lieu de larmes ,  
Quelques flacons de Bordeaux.

Trinquex , retringez encore ,  
Et les verres bien unis ,  
Chantez d'une voix sonore ,  
Le deslin de vos amis.  
Nos reconnaissantes ombres ,  
Planant au milieu de vous ,  
Rempliront ces voûtes sombres  
De frémissemens bien doux.

Fiers enfans de l' *Armorique* , (\*)  
Quand vous verrez vos foyers ,  
Où votre troupe héroïque  
Moissonna tant de lanriers ,

(\*) Quelques-uns des cent & tant de Nantais , envoyés à Paris comme contre-révolutionnaires , & notamment deux jeunes gens , qui s'étaient battus comme des lions contre les rebelles de la Vendée. Ils publieront sans doute un jour le récit de leur affreux voyage.

Ah !

Ah ! redites à vos frères  
Comme allèrent aux tombeaux  
Des républicains sincères .  
Nés dans les murs de Bordeaux.

Après que ces couplets eurent été chantés plusieurs fois , parut celui-ci :

Air : *Mon père était pot.*

Ça , faisons notre testament ,  
Le temps , sans doute , presse ;  
Je lègue à mon ami \*\*\*  
Un éui de ma fesse (1) ;  
Le grave \*\*\*  
Recevra mon œil (2).  
Pour ma plume cyaique ,  
Celui qui l'aura ,  
Se glorifiera  
D'un très-bon narcotique.

Le lendemain ils soupèrent encore avec la même chambrée , Ducourneau ajouta de nouveaux couplets aux premiers.

(1) On saura bientôt d'où vient cette préférence.

(2) Il était borgne.

E

*Même air.*

Enfin la noire imposture  
 Nous traîne à son tribunal :  
 Nous allons, à la nature,  
 Payer le tribut fatal.  
 Au dernier moment Socrate  
 Sacrifia à la santé ;  
 Notre bouche démocrate  
 Ne hait que la liberté.

Pleins de vos leçons angustes,  
 Oui, mes amis, nous mourons  
 Comme tous ces fameux justes,  
 Les Brutus & les Catons.  
 Si, malgré la calomnie,  
 Il nous faut vivre encor,  
 Nous userons de la vie  
 Comme nous bravons la mort.

Ce jour-là même était arrivé un homme  
 d'un certain âge. Il fut fort ébahi de le  
 trouver à pareille fête. Tant de courage,  
 de résignation, de la gaieté même, au mi-  
 lieu des maux les plus grands, l'avaient  
 rendu supérieur. Ducourneau lui adressa ce  
 nouvel impromptu.

O roi, vieillard vénérable,  
 Quoique tu viennes trop tard,  
 Tu parais convive aimable.  
 A nos plaisirs prends donc part ;  
 Et, t'asiné dans cette école,  
 D'un malheur trop solennel,  
 De notre âme qui s'envole  
 Reçois l'adieu fraternel.

Enfin, après sa condamnation, Ducour-  
 neau fit encore trois couplets, en tête des-  
 quels étaient écrits ces mots :

*Couplets dédiés aux prisonniers de la  
 chambre, par leurs amis HOLLIER,  
 THEILLARD et DUCOURNEAU.*

*Même air.*

Victimes de la Patrie,  
 Il va finir, notre sort :  
 Le flambeau de notre vie  
 Va s'éteindre dans la mort.  
 Notre cœur, du même zèle  
 Pour la république épris,  
 Lui vécut toujours fidèle,  
 Et nous mourons ses amis.

O peuple, qui nous outrage !  
 Nous pleurons sur ton erreur ;  
 Comme toi, de l'esclavage,  
 Nous eûmes toujours horreur.  
 Le fer de la guillotine  
 Ne nous épouvante pas,  
 Et la liberté divine  
 Nous charme jusqu'au trépas.

En vain, sur notre mémoire,  
 On voudrait jeter l'affront ;  
 Le crayon vrai de l'histoire  
 Rétablira notre nom.  
 Notre courage surmonte  
 Le plus effroyable assaut ;  
 Le crime seul fait la honte,  
 Et ce n'est pas l'échafaud.

Les prisonniers conservèrent long-temps  
 l'habitude de chanter tous les soirs ces  
 différens couplets (ils appelaient cela *faire*  
*leur office*), ceux sur la prise de Toulon,  
 & le suivant :

Air : *Où vont tous ces peuples épars*

Amis, combien il a d'attraits  
 L'instant où s'unissent nos âmes !

Le cœur juste est toujours en paix.  
 O doux plaisir que n'eut jamais  
 L'ambitieux & ses trames !  
 Venez, bourreaux, nous sommes prêts :  
 Mourons pour la patrie, (bis.)  
 C'est le sort le plus beau, le plus digne  
 d'envie.

Environ un mois après la mort de Du-  
 courneau, Nicolas Montjourdain, ci-devant  
 commandant de bataillon de la section  
 Poissonnière, donna l'exemple d'un courage  
 semblable. La romance dont il composa les  
 cinq premiers couplets avant sa condamna-  
 tion, & les trois autres après, a étonné &  
 attendri tout Paris. La voici :

*Air du vaudeville de la Soirée orageuse.*

Le manuscrit portait :

Air : *C'est aujourd'hui mon jour de barbe.*

L'heure avance où je vais mourir,  
 L'heure sonne & la mort m'appelle ;  
 Je n'ai point de lâches desirs,  
 Je ne fuirai point devant elle ;  
 Je meurs plein de foi, plein d'honneur ;  
 Mais je laisse ma douce amie

Dans le veuvage & la douleur ;  
Ah ! je dois regretter la vie.

Demain , mes yeux inanimés  
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes ;  
Tes beaux yeux à l'amour fermés  
Demain feront noyés de larmes.  
La mort glacera cette main  
Qui m'unit à ma douce amie ;  
Je ne vivrai plus sur ton sein ,  
Ah ! je dois regretter la vie.

Si dix ans j'ai fait ton bonheur,  
Garde de briser mon ouvrage ;  
Donne un moment à la douleur,  
Consacre au plaisir ton bel âge.  
Qu'un heureux époux , à son tour ,  
Vienna rendre à ma douce amie  
Des jours de paix , des nuits d'amour ;  
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi  
Des lieux où la vertu sommeille ;  
Je ferai marcher devant moi  
Un songe heureux qui te réveille,  
Ah ! puisse encore la volupté  
Ramener à ma douce amie

L'amour au sein de la beauté,  
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qui m'attend demain  
N'enlève pas ma tendre mère ;  
Si l'âge, l'ennui, le chagrin  
N'accablent point mon triste père,  
Ne les fuis pas dans ta douleur,  
Reste à leur sort toujours unie ;  
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur,  
Ils aimeront encore la vie.

Je vais vous quitter pour jamais ;  
Adieu plaisir , joyeuse vie,  
Propos libertins & vins frais  
Qu'avec quelque peine j'oublie !  
Mais j'ai mon passeport : demain  
Je prends la charrette anodine ,  
Et vais porter mon front seigneur  
Sous la faux de la guillotine.

Mes tristes & chers compagnons ,  
Ne pleurez point mon infortune :  
C'est , dans le siècle où nous vivons ,  
Une misère trop commune.  
Dans vos goûts , dans vos ébats ,  
Euvant, criant, faisant tempête ,

Mes amis , ne m'avez-vous pas  
Fait quelquefois perdre la tête ?

Quand , au milieu de tout Paris ,  
Par ordre de Fouquier-Thainville ,  
On me roule à travers les ris  
Du peuple étourdi de la ville ,  
Qui croit que de sa liberté  
Ma mort assure la conquête ,  
Qu'est-ce autre chose , en vérité ,  
Que d'aller perdre encore la tête.

*Nota.* Les mots italiques ont été changés

De tous les députés que j'ai vu à la Con-  
ciergerie , le petit Ducos est un de ceux  
qui a montré le plus d'hilarité. Voici un  
pot-pourri qu'il a fait quelques jours avant  
sa mort.

#### LE VOYAGE DE PROVINS.

*Air : Un jour de ces automne.*

Un soir de cet automne ,  
De Provins revenant . . . .  
Quoi , sur l'air de la none ,

Chanter mon accident ?  
Non , mon honneur m'ordonne  
D'être grave & touchant.

*Air : Des folies d'Espagne.*

Peuple français , écoutez-moi sans rire.  
Je vais narrer un grand événement :  
Comme je fus toujours de mal en pire ,  
De point en point , de Provins revenant.

*Air : Je ne saurais danser.*

L'exorde est fini ,  
Je vais entrer en matière ,  
L'exorde est fini ,  
J'en suis quitte , dieu merci ,  
Cicéron cadet ,  
Je me pique d'éloquence ,  
Cicéron cadet ,  
Mieux que lui je vais au fait.

*Air : des guillotinés , ci-dev. des pendus.*

Un comité de section  
Fit mettre en arrestation  
Ma personne sans dire gare ;  
Pour me sauver de la bagarre  
Je résolus , fort à propos ,  
De prendre mon sac sur le dos ,

Air : *Du haut en bas.*

Clopin, clopant,  
 Je cheminais dans la campagne,  
 Clopin, clopant,  
 D'horreur & d'effroi palpitant,  
*Gravissant rochers & montagnes.*  
 Je m'enfonçai dans la Champagne  
 Clopin, clopant.

Air : *Aussi-tôt que je t'apperçois.*

Un mal auquel je suis sujet,  
 M'attaqua sur la route;  
 Car la peur changerait chaque objet,  
 Et je n'y voyais goutte....(\*)

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

(\*) Quelque diligence que nous ayons faite, nous n'avons pu nous procurer la suite de ce couplet; nous prions les amateurs d'y suppléer. (Note de l'éditeur).

Air : *Malbrough s'en va-t-en guerre.*

Enfin sans perdre haleine,  
 Mironton, etc.  
 La fortune inhumaine  
 Me conduit à Provins. (bis.)  
 O honte! affreux destins!  
 C'est-là que, dans l'auberge,  
 Portant mon sac & ma flamberge,  
 En paix, je me gobege;  
 Vient un municipal,  
 Lequel d'un ton brutal.

Air : *de la Carmagnole.*

Dit : citoyen, vous avez tort (bis.)  
 De voyager sans passport; (bis.)  
 Pour punir cet oubli,  
 Il vous faut aujourd'hui,  
 Coucher dans notre geôle  
 Comme un laron, (bis.)  
 Coucher dans notre geôle  
 Comme un laron  
 Bien fripon.

Air : *Du vaudeville de Figaro.*

Ah ! je suis un misérable,  
Repris-je avec dignité ;  
Si j'ai l'air d'un pauvre diable  
C'est que je suis dérouteré ;  
Citoyen , daignez , à table ,  
Vous asseoir à mon côté ,  
Buvons à la liberté.

Air : *des Marseillais.*

Malgré votre habit sans culotte,  
Veus êtes, dit-il, un suspect ;  
Vous irez siffler la linotte  
Dans le violon (\*), sans respect :  
Entendez-vous , dans la cuisine ,  
Le bruit qu'y fait maint citoyen  
Criant haro sur ce vaurien :

---

(\*) On appelle *violon*, à Paris, une prison que chaque section a dans son enceinte pour enfermer ceux qu'on arrête la nuit, & qui sont le lendemain transférés dans une maison d'arrêt.

On vous a jugé sur la mine :  
Aux armes, citoyens, saisissez ce grimaud ;  
Marchez, (bis) les fers aux mains,  
Qu'on le mène au cachot.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Hélas ! voudrait-on le croire,  
Il le sûr, comme il le dit.  
Je voulais faire une histoire,  
Mais je fus tout interdit ;  
De frayeur perdant la tête,  
Durant ce conflit soudain,  
Je passai pour une bête ;  
Et c'est mon plus vif chagrin.

Air : *Où allez-vous, M. l'abbé.*

Quand j'eus gémé suffisamment,  
Et réfléchi patiemment,  
Mon homme enfin m'accoste,  
Eh bien !

A Paris, par la poste,  
Vous m'entendez bien.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Dans un mauvais cabriolet,  
On me jette comme un paquet,

Sans pitié pour mes larmes ; ( bis. )  
 Vers les lieux d'où j'étais venu  
 On me ramène confondu  
 Entre mes deux gendarmes. ( bis. )

Air : *Je suis Lindor.*

De mes malheurs, telle fut l'Illide,  
 Et les railleurs, pour aigrir mes chagrins,  
 Vingt fois le jour me parlent de Provins.  
 Hélas j'ai fait une belle ambassade.

*Nota.* Les mots italiques ne sont pas de l'auteur.

J'ai connu, dans cette maison, un homme très-singulier & très-original; il s'était si fort dégoûté de la vie, qu'il ne parlait que de mourir dans toutes ses conversations, & cependant cette envie ne lui fit jamais perdre un fond de gaieté qui était à toute épreuve.

Ce prisonnier se nommait *Gosnay*; il pouvait avoir 27 ans, il avait été autrefois grenadier dans le ci-devant régiment d'Artois; il avait depuis servi dans

les huffards de Berchiny; il était à la Conciergerie, comme prévenu d'émigration; c'était Ronfin qui l'avait fait arrêter à Châlons-sur-Saône, & traduit à Paris.

Ses manières affables & joviales lui avaient attiré les bonnes grâces d'une jeune & jolie personne qui venait régulièrement à la Conciergerie, rendre des soins à son oncle asthmatique. Après avoir rempli ce devoir pieux, elle allait passer trois ou quatre heures auprès de son cher prisonnier; c'était pour elle un plaisir inexprimable de pourvoir à ses besoins, & même à ce que l'on appelle *ses menus plaisirs*.

Gosnay était sensible à ces procédés généreux; il avait promis de l'épouser lors de son clargissement, mais le malheureux nourrissait toujours dans son ame le desir de mourir.

Lorsqu'on lui apporta son acte d'accusation, il le prit froidement, le roula dans ses mains, l'approcha d'une lumière, & en alluma sa pipe; cependant ses camarades lui firent observer que c'était une folie de courir à la mort à son âge, lorsqu'il

qu'il avait des moyens de défense aussi péremptoires que les siens.

Gofnay parut céder à leurs sollicitations; mais intérieurement il voulait toujours mourir.

Avant de monter au tribunal, il but du vin blanc, mangea des huîtres avec ses camarades, fuma tranquillement en s'entretenant avec eux sur l'anéantissement de notre être. « Ce n'est pas tout, leur dit-il, à présent que nous avons bien déjeuné, il s'agit de souper, & vous allez me donner l'adresse du restaurateur de l'autre monde, pour que je vous fasse préparer, pour ce soir, un bon repas ».

Lorsqu'on lui lut son acte d'accusation au tribunal, il dit affirmativement que tous les chefs articulés contre lui étaient parfaitement vrais, & son défenseur ayant voulu observer qu'il n'avait pas la tête à lui, il répondit : « Jamais ma tête n'a été plus à moi que dans ce moment, quoique je sois à la veille de la perdre. Défenseur officieux, je te défends de me défendre, & qu'on me mène à la guillotine ».

Condamné à mort, il traversa la cour

& salua ses camarades avec sa gaieté ordinaire, & sans qu'on vît sur son visage la moindre altération. Arrivé dans la salle des condamnés, il but, mangea, avec appétit, & se montra tel qu'on l'avait toujours vu.

En montant sur la charrette, il adressa la parole à un des guichetiers avec lequel il avait eu une sorte de familiarité : « Mon ami Rivière, lui dit-il, il faut que nous buvions un verre de kersvaser dans ta tasse, sans quoi je t'en voudrais jusqu'à la mort ». Rivière apporta la liqueur, & Gofnay parut la boire avec plaisir. En traversant la cour du palais, quelques personnes le poursuivaient par des huées; il leur répondit froidement : « F.... lâches que vous êtes, vous m'insultez ! eh ! iriez-vous à la mort avec autant de courage que moi » ?

Arrivé au pied de l'échafaud, il s'écria : « Me voilà donc arrivé où j'en voulais venir », & il livra tranquillement sa tête à l'exécuteur.

Lorsque Manuel arriva à la Conciergerie, tous les prisonniers le virent avec horreur, & le regardèrent comme un des auteurs

des journées du mois de septembre. Lorsqu'il monta au tribunal, pour être interrogé, un groupe de prisonniers s'approcha de lui & le poussa, malgré les gendarmes qui l'escortaient, vers un pilier encore teint du sang des victimes égorgées lors de ces terribles événemens. Un des prisonniers élevant sa voix avec force, lui dit: « Vois le sang que tu as fait repandre ». Manuel condamné à la mort, & repassant par la même cour, au lieu de plaintes sur son sort, n'entendit que des *bravo* & des applaudissemens réitérés.

Lorsque Biron descendit du tribunal, il salua les prisonniers avec cette dignité chevaleresque qui n'appartenait qu'à la corruption de la cour du tyran, & leur dit: « Ma foi, mes amis, c'est fini, je m'en vais.

Bailly venait de paraître au tribunal pour la première fois, son jugement avait été remis à une autre séance; ceux qui s'intéressaient à son sort lui demandèrent s'il avait été jugé; Bailly répondit en se frottant les mains: « Petit bonhomme vit encore ».

Lorsque Lamourette fut condamné, il

soupa avec ses camarades de chambre; il soutint presque à lui seul la conversation; il parla avec enthousiasme de la divinité & de l'immortalité de l'âme. Quelqu'un s'attendrissait sur sa destinée: « Eh! quoi, lui dit-il, qu'est-ce donc que la mort? un accident auquel il faut se préparer. Qu'est-ce que la guillotine? une cliquenaude sur le cou ».

En général, la vie des prisonniers était très-peu active. Les seuls amusemens auxquels ils se livraient étaient les cartes, les dames & le trictrac. Toute espèce d'instrument était prohibé, on y fumait, on chantait, on se faisait des niches; on lisait & l'on passait le tems. Les bourdonnemens continuels de la prison étourdisaient singulièrement.

J'ai resté six mois à la Conciergerie en proie aux plus horribles anxiétés; j'y ai vu le tableau mouvant des nobles, des prêtres, des marchands, des banquiers, d'hommes de lettres, d'artisans, de cultivateurs & de sans-culottes. La faux du tems en a moissonné les 99 centièmes. C'est dans la classe des nobles que j'ai vu le plus de contre-révolutionnaires, partisans

de la royauté, pleurant sur la tombe de Capet, & appellant l'ancien régime à grands cris. J'ai vu des prêtres fanatiques & ignorans, je les ai plaius; j'en ai vu de contre-révolutionnaires, cette engeance est horrible. J'ai vu des curés respectables qui disaient leur bréviaire en se couchant, qui ont exercé dans leurs villages des actes de vertu & de bienfaisance; ils me parlaient des miracles du christ, & je souriais. J'ai vu des marchands & des banquiers qui avaient reçu leur acte d'accusation, & qui, avant de se mettre au lit, faisaient le relevé de leurs capitaux, compulsaient Barême, & faisaient des règles de compagnie. J'ai vu des sans-culottes, excellens patriotes, chauds révolutionnaires, sacrifiés à des haines obscures; leur mort m'a arraché des larmes de sang. J'ai vu des cultivateurs dire leurs prières matin & soir, se recommander à la bonne vierge Marie, faire le signe de la croix lorsqu'il tonnait, détester les brigandages de leur seigneur émigré, bénir la révolution, mais ne vouloir pas entendre parler du curé *intrus*, regrettant les messes, les sermons & les prêches du

*refractaire*. O Voltaire! Rousseau! mes divins maîtres, vous ne les auriez pas fait guillotiner, vous leur eussiez fait un cathéchisme de la raison, & ils eussent été bons citoyens.

J'ai vu des jeunes gens bien étourdis, bien écervelés, pirouetter avec grâces, entre deux guichets, chanter avec goût l'ariète du jour, & faire des épigrammes sur le gouvernement actuel. O Montsquieu, tu ne les aurais pas fait guillotiner; quelques mois de détention auraient rasséréné leurs sens; ils auraient pu devenir de bons époux, & la patrie les aurait compté parmi ses enfans.

Je m'arrête. . . Ici finit mon travail. Cœurs sensibles, n'approchez pas de la conciergerie. Magistrats du peuple, parcourrez ces lugubres enceintes; ce ne sont pas des animaux qui les habitent, ce sont des hommes.

## LUXEMBOURG.

LE Luxembourg, où l'on renferma d'abord les députés prévenus de fédéralisme, ne devint prison pour les autres citoyens qu'au 20 vendémiaire, époque à laquelle on y conduisit des anglais & des anglaises. C'est par ces étrangers que fut reçu le brillant contingent de suspects de la section de Grenelle. Des enfans, des adolescents, quelques ci-devant dames du haut parage, traînant à leur suite de fringantes femmes-de-chambre, des nobles avec leurs domestiques & quelques plébéiens honnêtes & pauvres arrivèrent au nombre de près de 52, sur les dix heures du soir, à la lueur d'une quantité prodigieuse de flambeaux, escortés par un bataillon entier, après avoir traversé à pied les rues de Paris processionnellement.

Le concierge, nommé *Benoît*, septuagénaire, plus respectable encore par ses vertus que par son âge, les reçut avec humanité; il n'avait pas de lits à leur of-

frir, mais on voyait qu'il souffrait plus encore que ceux auxquels il ne pouvait présenter que les quatre murailles.

Chacun se prête un mutuel secours; les blouses, les rédingottes & manteaux servent de matelas pour reposer la chair délicate des dames, et le gentilhomme se trouve fort heureux de bivouaquer sur une chaise à côté du sans-culotte.

Dès le lendemain chacun reçut son lit de sangle, son matelas, de l'épaisseur d'une omelette soufflée; et le traversin économique.

A mesure qu'il arrivait de nouveaux pensionnaires, le sensible *Benoît* les conduisait vers ceux qui par leur profession, leur pays, leur caractère, leur section ou leur âge semblaient promettre au dévouement une société plus agréable. Déjà se formaient les connaissances, déjà les petits comités se resserraient dans un cercle plus étroit, l'amour avait le plus de part dans le choix des sociétés.

Les Anglaises, moins vives mais aussi tendres que les Françaises, se rangèrent à leur tour sous les drapeaux de la galanterie; les petits vers, les couplets,

le jeu, la médisance & la musique remplissaient les journées. Par fois cependant on était interrompu par la visite de municipaux, qui n'étaient rien moins que d'amoiseaux. Marino, administrateur de police, qui ensuite juge à Commune-Affranchie, & depuis guillotiné à Paris, ne se permit-il pas un jour de dire au cercle assemblé : *Savez-vous ce qu'on répand dans le public ?..... que le Luxembourg est le premier B..... de Paris ; que vous étiez ici un tas de P..... qui..... & que c'est nous qui vous servons de M.....*

Des oreilles délicates devaient être déchirées par des reproches aussi grossiers, mais il fallait se faire à tout. Cet administrateur était moins dur envers les citoyens peu fortunés; il y en avait une douzaine d'engouffrés dans une espèce d'entrefol, qui jadis avait servi de grenier à foin; quelques égrillardards voulurent se donner le plaisir de s'amuser aux dépens de Marino: comme l'on fut qu'il allait entrer, on ferma la fenêtre; la plupart se mettent à fumer, le cuisinier de semaine, un torchon sale devant lui, est

chargé de recevoir l'administrateur, qui fait trois pas en arrière, tout saisi par l'odeur combinée du charbon, de la fumée des pipes et des haleines exhaltant l'ail; on l'introduit, on offre à ses yeux une méchante table fabriquée à la diable, sur laquelle était une cruche ébréchée, plus une bouteille qui servait de chandelier; il veut sauter à la fenêtre pour ne pas étouffer, il s'embarrasse dans des matelas étendus par terre; il chancelle, il tombe; on le relève, on l'invite à prendre sa part de pommes de terre qu'on faisait frire au suif; il remercie, il s'attendrit, et finit par faire cadeau à la chambrée d'une cuiller à pot en bois, et presque neuve, qui avait écumé le pot du vieux Sillery.

Les petits présens entretiennent l'amitié.

La publicité de certaines aventures gaillardes, la luxure de quelques dames, parmi lesquelles il faut compter la citoyenne d'Orm..... qui se payait avec usure de quelques années d'une abstinence forcée, fit prendre à l'administration de police le parti de séparer les deux sexes. Un jeune homme du dehors s'était, à prix d'argent, ouvert les portes de la prison, et, caché

derrière un paravent, seule barrière à la curiosité indiscrette, il goûtait tranquillement en plein jour, dans les bras de sa maîtresse, les plaisirs de l'amour. La dame surprise en flagrant délit, feint de se fâcher, jette les hauts cris, se dit frappée, crie au viol et s'évanouit. Pendant cette scène, l'Adonis s'échappe avec la légèreté d'un trait, et se fait ouvrir le guichet à la faveur d'arguments que le bon Bazile appelait jadis irrésistibles.

Cependant le Luxembourg se peuplait; tous les jours on voyait arriver des légions de citoyens de Paris, arrachés à leur commerce et à leur famille; on les traînait à travers les rues, on les peignait au peuple sous les traits les plus noirs, et c'était pour la plupart de malheureuses victimes de la vengeance ou de la scélératesse. Ils entendaient retentir autour d'eux les cris funèbres: à la guillotine, et arrivaient à demi-morts au Luxembourg, où ils étaient tout étonnés de trouver un concierge humain et sensible qui prévenait leurs besoins et cherchait à deviner où il pourrait les placer pour qu'ils fussent plus avantageusement. Chaque arrivant était d'ordinaire conduit

dans la chambre de ses co-sectionnaires. Il trouvait en eux des camarades, des amis et des frères. L'on vivait ensemble dans la plus étroite union; chacun à son tour balayait la chambre, allait à l'eau, faisait la cuisine; les frais étaient tous en commun et chacun payait son écot, qui, tout compris, n'excédait pas 40 sous par jour.

Un citoyen était-il trop pauvre pour subvenir à sa subsistance, le bon concierge prévenait presque toujours une demande qui pouvait l'humilier, et chargeait un ci-devant d'y pourvoir. Une chose assez plaisante, c'est que ces messieurs estimaient leur fortune réciproque dans la maison, par le nombre des sans-culottes qu'ils nourrissaient, comme ils faisaient jadis dans le monde par le nombre de leurs chevaux, de leurs maîtresses, de leurs chiens et de leurs laquais. En général, la noblesse faisait bande à part; elle se familiarisait peu avec les citoyens des sections de Paris; les rues de l'Université, de Grenelle, Saint-Dominique, qui étaient en masse au Luxembourg, conservaient l'étiquette la plus rigoureuse; on se traitait de *M. le prince*, *M. le duc*, *M. le comte*,

M. le marquis; on faisait salon avec gravité, et on disputait méthodiquement sur le pas et les visites.

Les républicains s'amusaient entr'eux de ces ridicules grimaces, se moquaient de leurs préjugés, mais n'ajoutaient pas par l'insulte aux maux de leur détention.

Ce n'est pas ainsi qu'en agissait Vincent. Ce petit homme violent et emporté les injurait tous de but en blanc. Quand on amena le général O'Hara et plusieurs autres prisonniers de marque, tant anglais qu'espagnols, il entra en fureur contr'eux, et, après les avoir accablés d'injures, il les aurait frappé, sans la contenance ferme des gendarmes. Son épouse avait la permission d'entrer et de le voir. Un jour qu'assise sur son lit, elle l'entretenait tout bas de ses affaires, il saute à terre, en écumant de rage, prend un couteau, et courant à un gigot cru et saignant qui était suspendu à la fenêtre, il en coupe une tranche et la dévore, en disant : *Que ne puis-je manger ainsi la chair de mes ennemis!* Hébert venait souvent le voir, et tous les jours de nouvelles députations, tant des sociétés populaires que des comi-

tés révolutionnaires, venaient le consoler et s'enivrer avec lui. Enfin il partit au bruit des instrumens et des chants de victoire d'une députation nombreuse, qui le porta en triomphe chez lui. Il laissa dans la prison un scélérat associé aux projets sanguinaires qu'il avait formés avec Hébert; c'était Savard, d'horrible mémoire, qui recut à bras ouverts les Grammont, Duret et Lapalu, chargés dès-lors de l'exécution publique. Grammont, peu content d'avoir assassiné à Versailles les prisonniers d'Orléans, eut l'horreur de se vanter en plein café, au Luxembourg, d'avoir bu dans le crâne de l'un d'eux. Il avait élevé son fils dans ses principes atroces, et ce monstre était encore plus féroce que son père; l'un et l'autre étaient officiers de l'armée révolutionnaire. Duret, qui était adjudant-général, avait fait ses preuves avec Lapalu, qui déclara n'avoir fait périr que sept mille hommes dans les départemens environnans Commune-Affranchie, où cet antropophage faisait tout à la fois les fonctions de dénonciateur, de témoin, d'accusateur, de juge et de juré; il ajoutait, il est vrai, qu'il y avait dans ces départe-

semens 400,000 têtes fédéralisées qu'il aurait pu faire couper avec la même facilité, pour peu qu'il eût aimé à verser le sang. Digne héritier des projets de Vincent, ce scélérat qui portait empreintes sur son visage la scélératesse et la férocité, devait, en sortant de sa prison, faire égorger la plupart de ses compaguons d'infortune. Déjà l'on faisait des listes, déjà plusieurs détenus avaient été sondés sur les motifs de leur arrestation; on prenait leurs écrous, on donnait des espérances aux uns, on menaçait ouvertement les autres. Il s'était entouré de tous ceux qui lui paraissait capables de seconder ses infâmes desseins; mais la guillotine l'arrêta au milieu de sa carrière, ce qui réjouit singulièrement tous les habitans du Luxembourg.

Une quarantaine de malheureux pères de famille, cultivateurs ou artisans, avaient été envoyé par Lapalu dans les prisons de la Conciergerie. Dans cet affreux séjour, manquant de tout, sans ressources, sans connaissances et sans secours, ils étaient pour la plupart tombés malades. On les transféra au Luxembourg, et dès le premier jour deux périrent par le manque de

soin et les fatigues du transfèrement. Il se fit aussi-tôt une collecte dans la maison. Tous furent, en moins de vingt-quatre heures, habillés, couchés, chauffés et nourris. On eut le plus grand soin des malades; mais on avait beau faire, il en mourait toujours de tems à autre, tant ils avaient été maltraités. Quand on annonçait la mort de l'un d'eux à leur persécuteur, il répondait avec un air farouche: *Tant pis, c'en est un de moins pour la guillotine.*

Ce monstre, comme Robespierre et tous les autres scélérats, disait toujours qu'on voulait l'assassiner. Quelques jours avant son transfèrement, lui et sa clique infernale s'étaient enivrés; ils se promenaient derrière les nobles, les insultaient par des apostrophes virulentes, et s'attachaient surtout à deux ou trois sociétés, où se trouvaient quelques jeunes femmes récemment arrivées avec leur mère; enfin, pour ne point occasionner de trouble, elles furent contraintes de remonter tranquillement dans leur chambre.

Cette conduite contraria les projets de nos cannibales, mais ne les déconcerta

point. Le jeune Grammont, qui jouait aux barres avec deux ou trois de ces brigands, se jetait exprès à droite et à gauche sur ceux qui se promenaient dans la cour; il avait grand soin de ne renverser que des nobles et des vieillards. Ses complices l'encourageaient par leurs ris immodérés; enfin il se trouve un homme qui ose lui faire d'honnêtes représentations sur sa brutalité. Grammont rit, et faisant une pirouette, lui tourne le dos. Un de ses consorts répond insolemment: « S'ils ne sont pas contents, on les transfèrera à Bicêtre ». Le jeune Lamarelle, fils du particulier, vivement affecté de voir son père si cruellement outragé, répliqua avec chaleur: mon père est un honnête homme, et on n'enferme à Bicêtre que les coquins qui te ressemblent. Le mot n'était pas lâché qu'il avait déjà reçu trois ou quatre violens coups de poing sur le visage; la figure en sang, les yeux hors de la tête, on l'arrache de leurs bras homicides. La dispute devenait générale, l'indignation était peinte sur tous les visages, et ces assassins provoquaient les citoyens avec une insolence qui auraient eu des suites fâcheuses sans

la présence subite de Danger, administrateur, qui, averti d'avance par passer, attendait l'événement chez le concierge.

Chacun se plaignit de la conduite atroce des épauletiers; Lapalu couvrait toutes les voix, et prétendait que c'était à lui qu'on en voulait, que l'on conspirait dans la maison contre sa personne, et qu'on cherchait à l'assassiner.

Enfin, ce monstre délivra le Luxembourg de sa présence, et il alla attendre, à Saint-Lazare, avec ses autres complices, la juste punition de ses forfaits.

Depuis son exécution les détenus paraissaient respirer plus librement. La joie et la confiance animaient tous les visages.

Un bien ne vient jamais seul; on vit arriver le président d'un comité révolutionnaire: c'était un morceau friand pour des détenus.

Ce président était le riche Kalmer, juif et allemand d'origine, qui avait abjuré sa religion par intérêt, et s'était fait révolutionnaire par spéculation. Ce millionnaire était en sabot, affablé d'un méchant bonnet rouge et couvert de haillons. Parmi ceux qu'il lui avait plu de faire incarcérer

au Luxembourg, se trouvaient deux frères pour la liberté desquels il ne demandait que mille écus; ils furent lui rendre leurs visites. Il était inondé de flots sans cesse renaissans d'importuns complimens; les uns lui demandaient: combien comptent-on d'étrangers ou de gens payés par eux dans les comités révolutionnaires? Un autre: combien en as-tu fait arrêter? Un troisième: quel est maintenant, entre vous, le prix courant de la chair humaine? Quelques-uns voulaient savoir combien se payait une fausse dénonciation. On allait jusqu'à lui demander si les juifs ne se regardaient pas actuellement en France comme en pays d'Égypte. D'autres, qui le connaissaient plus particulièrement, lui demandaient le prix de l'or et de l'argent, celui des femmes, et où il était en certaines circonstances critiques. Il répondait, sans se déconcerter, qu'il était le fondateur d'une société populaire, et qu'il avait mis un comité révolutionnaire au pas. Il vouloit donner de l'argent aux deux frères, espérant qu'ils se tairaient par intérêt; mais tout tourna à sa honte; honni et vilipendé, il eut la douleur de les

voir sortir par ordre du comité de sûreté générale, sans lui avoir compté les mille écus. Il avait voulu d'abord se nourrir avec lésinerie, espérant se faire passer pour un véritable sans culotte; mais voyant qu'il n'était que trop connu, il donna dans un excès contraire. Tous les jours un âne chargé de provisions de toute espèce, arrivait au Luxembourg, pour satisfaire ses appetits gloutons. Ne mit-on pas le malheureux âne en réquisition; le chagrin fut compensé par le plaisir qu'il eut de voir arriver celui qui l'avait dénoncé au comité de sûreté générale, et que son comité révolutionnaire faisait mettre en prison, pour consoler et venger son cher président: mais, hélas! les joies sont courtes; le dénonciateur eut bientôt sa liberté, et Kalmer, ce sans culotte à 200,000 livres de rentes, fut guillotiné pour intelligences avec les ennemis extérieurs.

Après lui, vint un certain bossu, jadis écrivain dans la chicane; les uns sur sa seule inspection le garantissaient courtier d'espionnage, les autres avec plus de justice, le déclaraient septem-

briseur. Il n'eut pas d'autre nom dans la prison que le *petit septembriseur*, nom qui lui était à-peu-près indifférent. Il disait un jour : Au moins on ne m'accusera pas d'avoir volé. Mais certain fournisseur de l'armée, qui avant la révolution n'avait pas un sou vaillant, et qui disait avoir donné plus de 100,000 livres à la nation, crut que c'était une épigramme lancée contre lui : il se fâcha, s'emporta. « Mon camarade, lui disait l'autre, je n'ai point eu intention de t'insulter, ni toi, ni tes confrères » Enfin, on les apaisa et ils s'embrassèrent : les loups ne se mangent point.

Mais ces petites jouissances n'étaient rien en comparaison de la joie que causa la nouvelle de l'arrestation d'Hebert, Vincent et Momoro. Déjà les détenus se félicitaient tous de n'avoir plus à redouter un nouveau 2 septembre, déjà ils croyaient toucher au moment heureux où la justice nationale allait examiner les dénonciations, et rendre à leurs familles les citoyens innocens et patriotes. L'espérance renaissait dans tous les cœurs consier-

Chaumette

Chaumette. Ce n'était plus ce redoutable procureur de la commune, la terreur des filles de joie, c'était tout bonnement un individu tout honteux, aux cheveux plats et luisans. Semblable au renard surpris dans des filets, il portait la tête basse, son œil était morne et baissé, sa démarche lente et mal assurée, sa contenance triste et douloureuse, sa voix douce et suppliante. On ne pouvait l'entrevoir d'abord que par une chartière ; chacun s'empressait d'y courir ; enfin on ouvrit les corridors, et les députations ne lui firent pas épargnes. Parmi les divers complimens qui lui furent faits, on distingue celui d'un certain original qui lui dit, avec la gravité d'un sénateur romain : *Sublime agent national, conformément à ton immortel réquisitoire, je suis suspect, tu es suspect. Puis montrant un de ses camarades : il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont tous suspects.* Et lui faisant ensuite une profonde révérence, il se retire avec ses camarades et fait place à une autre députation. Ce premier choc étant passé, Chaumette tout étourdi, n'osait descendre dans la

cœur dont les détenus jouissaient depuis un mois environ. Mais on le rassura en lui disant qu'il n'avait à craindre que quelques froides plaisanteries auxquelles un homme d'esprit comme lui, pouvait toujours répondre avec avantage. Il se rassura un peu, et cependant craignant quelques huées générales, il ne vint que jusqu'au café. Là il se disculpa de son réquisitoire sur les gens suspects, avec une douceur, une sensibilité qui semblait annoncer le cœur le plus pur et le plus vertueux. Quelqu'un lui reprocha son réquisitoire sur le recrutement pour la Vendée. Tu demandais, disoit-il, qu'on choisit de préférence les clercs de noiaïres ou d'ayoué, les modérés, les muscadins et les ariociocrates, en y mêlant quelques patriotes clair-sémés. Tu savais pourtant mieux que personne qu'aucun citoyen ne voudrait partir ni comme aristocrate, ni avec des aristocrates; tu savais mieux que personne, qu'envoyer des contre-révolutionnaires pour combattre des contre-révolutionnaires, c'était doubler criminellement leur nombre et leurs ressources. Qu'est-il arrivé de ton réquisi-

toire? C'est qu'au lieu d'inspirer à la jeunesse française les élans sublimes du patriotisme et de la valeur, tu l'as abreuvée de rebuts et de dégoûts. Les jeunes gens sont restés chez eux, et c'est l'argent à la main qu'on s'est procuré des héros de 500 liv., qui après avoir exercé sur leur route toutes sortes d'horreurs, passèrent en partie du côté des rebelles, ou revinrent à Paris faire le même commerce. C'est encore toi qui insultais les volontaires de la première réquisition; c'est toi qui disais qu'ils n'avaient point le corps velu ni les bras chargés de poils; qu'ils n'étaient bons qu'à être mis à la bouche du canon, etc. etc. Tu as tout fait pour exciter du mouvement dans Paris, en aigrissant ainsi ceux qui allaient verser leur sang pour la défense de leur patrie, et de leurs magistrats. Il fit, à cette inculpation, une réponse précieuse à recueillir. Il dit que, trompé par les exagérations de quelques malveillans, il s'était figuré que les jeunes gens de Paris ne partiraient pas sans peine, vu qu'ayant été élevés mollement et délicatement, ils ne devaient pas être très-braves;

qu'ainsi crainte de mouvement, il était toujours prudent d'indisposer le peuple contre eux.

Au surplus ajoutait-il, j'ai bien réparé mon erreur, car c'est moi qui ai le plus contribué à faire juger et innocenter les jeunes gens arrêtés aux Champs-Élisées; et si j'ai, en effet, affligé la jeunesse parisienne, si j'ai, sans le vouloir, compromis son honneur, je lui en demande un pardon solennel. Eh! mes amis, quel est celui qui ne se trompe pas quelquefois?

Le citoyen Cousin lui demanda s'il ne s'était pas aussi trompé, lorsque pressé par un peuple immense qui demandait des subsistances à une municipalité également perfide et ignorante, il avait fait un réquisitoire pour qu'il fût mis deux gendarmes chez un citoyen qui, depuis un an, avait rendu ses comptes, et qui venait de quitter son lit, où il était depuis trois mois pour voler au secours de ses concitoyens, menacés de la famine, et se rendre au vœu des administrateurs, qui ne savaient plus où donner de la tête. Je connaissais parfaitement ton intégrè probité, lui ré-

pondit Chaumette, je savais bien que tes comptes avaient été vérifiés et apurés, mais enfin nous étions fort embarrassés, il fallait bien trouver un moyen de satisfaire le peuple, qui était alors fort agité, et je n'ai pas trouvé d'expédient plus favorable que de mettre les scellés et des gardes chez tous ceux qui depuis 1789, avaient administré les subsistances. Grand merci de l'expédient, repliqua Cousin, je ne suis pas riche, et pour te tirer d'embarras, je me serais bien passé de dépenser cent pistoles à payer les gardes qu'il t'a plu de faire mettre chez moi. Quand à notre converti, voyant que l'on n'avait pas grand foi à sa contrition, il resta dans sa chambre, n'ayant pour toute société que quelques Hébertistes.

Un hypocrite bien plus adroit, mais qui ne se fit pas plus de prosélites, arriva, au grand étonnement de tous les déte-nus qui le regardaient comme l'un des agens les plus affidés de Robespierre. C'était le Tartuffe Lulier. Il refusa, crainte de se compromettre, de loger dans la chambre de son frère Chaumette; il

Coucha dans celle d'un citoyen fort riche, fort généreux, et qui par là-dessus joignait le mérite d'avoir dans sa cave les meilleurs vins de Paris. Lulier prétendait qu'un homme comme lui ne devait pas rester six heures en prison. Il ne parlait que des services qu'il rendait au public et aux particuliers; que de la délicatesse de ses sentimens, de la sensibilité de son cœur, de sa tendresse pour sa femme et sa fille. A l'entendre, il n'avait pas fait faire une seule arrestation; son ame était déchirée de voir tant d'innocentes victimes (il y en avait seulement au Luxembourg une quarantaine de sa section). Ceux qui le connaissaient, voyaient clairement que le patelain en voulait au vin de *Dumoulin*, citoyen humain et sensible, et qu'il jouait les sentimens pour s'attirer ses bonnes grâces, comme il avait joué le patriotisme pour se donner une place bien lucrative. Voyant toutefois que les lettres qu'il écrivait à Robespierre restaient sans réponse, la terreur par laquelle il avait voulu régner, régna sur son ame consternée. Les larmes étaient sa seule ressource. Il ne voyait aucun de ses co-sectionnaires; mais

en revanche, quand il ne pleurait ni ne buvait, il était à faire sa cour au ci-devant duc de Gèvres, et il inspirait à tous les déteus le mépris et la pitié. Enfin il alla porter à Pélagie son fongueux désespoir; et là dans l'un de ses accès, il se punit par sa propre main de ses fourberies et de ses crimes. Il était encore au Luxembourg, lorsqu'on annonça que Danton, Lacroix, Philippeaux et Camille-Desmoulin, étaient chez le concierge. Réal était arrivé la même nuit, et avec sa gaieté ordinaire, il leur disait qu'ils seraient probablement de la même charretée, qu'ils joueraient les premiers rôles, tandis que lui, victime obscure et inconnue, son nom ne passerait pas même à la postérité. Il vit que Camille avait apporté des livres sombres et mélancoliques, tels que les *nuits d'Young* et les *méditations d'Horvey*. Est-ce que tu veux mourir d'avance, lui dit Réal: tiens voila mon livre, moi, c'est la Pucelle d'Orléans. Quand Lacroix parut, Héraut-Séchelles quitta sa partie de galoche (1),

(1) Les prisonniers, pour passer le tems, s'amusaient à jouer à la galoche, c'est-à-

pour aller l'embrasser. Simon en fit autant. Ce dernier n'était pas aussi bien vu que son collègue; on lui reprochait d'avoir dit à la convention qu'il fallait que les détenus aillent grossir le limon de la Loire; d'ailleurs il était prêtre, et il conserva, tant qu'il fut au Luxembourg, la dénomination de *Simon-Limon*.

A son arrivée, Lacroix ne parla point; les ci-devant jouissaient infiniment; et l'un d'eux, appelé *Laroche-du-Maine*, qui était fort goguenard, dit, en le voyant passer: *Voilà de quoi faire un beau cocher*. Camille et Philippeaux n'ouvrirent pas la bouche; mais quand on conduisit Danton, il dit, en affectant un rire forcé, *Quand les hommes font des sottises, il faut savoir en rire. . . . Je vous plains tous, si la raison ne revient pas promptement: vous n'avez encore vu que des roses*. Puis, rencontrant Thomas Payne, il lui dit bon jour en anglais, et ajouta:

---

dire qu'on mettait sur un bouchon de liège des pièces de monnaie qu'on essayait d'abattre avec de gros sous.

*Ce que tu as fait pour le bonheur et la liberté de ton pays, j'ai en vain essayé de le faire pour le mien; j'ai été moins heureux, mais non pas plus coupable. . . . On m'envoie à l'échafaud, eh bien, mes amis, j'irai gaiement*. Quand ils furent chacun dans leur chambre, il se trouva qu'il n'y en avait qu'une, celle de Danton et Lacroix, de manière qu'ils pouvaient se parler, mais qu'ils étaient obligés d'élever la voix, de manière à être entendus de beaucoup de détenus.

Oh! si j'avais su qu'ils voulaient m'arrêter, s'écriait Lacroix, — Je le savais, répliqua Danton, on m'en avait prévenu, et je n'avais pu le croire. — Quoi! Danton était prévenu, et Danton s'est laissé arrêter! C'est bien la nonchalance et la mollesse qui l'ont perdu. Combien te faut-on prédit de fois?

Le général Dillon (1) vint plusieurs fois pour parler à Lacroix; mais comme il touchait presque à sa fenêtre, et qu'il avait

---

(1) Ce général buvait beaucoup, et quand il n'était pas ivre, il jouait au trictrac.

grand soin d'écartier les curieux , on n'en eutendit rien. Quand les députés reçurent leur acte d'accusation , Camille remonta en écumant de rage , se promena à grands pas dans sa chambre ; Philippeaux , sensiblement ému , joignait les mains , regardait le ciel ; Danton revint en riant , et plaisanta beaucoup Camille-Desmoulins : rentré dans sa chambre , eh bien , Lacroix , qu'en dis-tu ? — Que je vais me couper les cheveux pour que Samson n'y touche pas. Ce sera bien une autre cérémonie quand Samson nous démentibulera les vertèbres du col. — Je pense qu'il ne faut rien répondre qu'en présence des deux comités ? — Tu as raison , il faut tâcher d'émeuvoir le peuple .

Quand il partaient pour le tribunal , Danton et Lacroix affectèrent une gaieté extraordinaire ; Philippeaux descendit avec un visage calme et serein ; Camille-Desmoulins avec un air rêveur et affligé. Il dit , avant d'entrer chez le concierge : je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux ; mon seul regret , en mourant , est de n'avoir pu les servir. Delaunay d'Angers partit sans même

lever les yeux ; Fabre - d'Eglantine était excessivement malade , on l'aïda à se traîner jusqu'à la fatale voiture. Bazire partit avec Héraul - Sechelles , qu'il embrassa plusieurs fois avec affecti n. Ce dernier , qui n'avait point du tout été mis au secret , s'était promené tranquillement dans la cour environ deux heures , en attendant qu'on le vint chercher pour le tribunal. Il fit ses adieux à ses connaissances comme s'il les quittait pour aller à une partie de plaisir. Son domestique , éploré , fondait en larmes ; il l'invita à prendre courage , et consolait tous ses amis. Quand à Chabot , il était transféré depuis quelques jours à l'infirmerie de la conciergerie , il s'étoit procuré au Luxembourg du sublimé corrosif , et la douleur lui ayant arraché des cris qui donnèrent l'alarme dans la maison , on prolongea sa vie et ses souffrances. Au milieu de ses tourmens , il ne parlait que de son ami Bazire : pauvre Bazire , qu'as-tu fait ? etc.

Dillon recevait deux fois par jour des nouvelles du tribunal. L'on formait , on ne sait pourquoi , dans la maison , des vœux ardens pour Camille-Desmoulins. Le sur-

lendemain tous les détenus sont consignés dans leur chambre, toutes communications avec l'intérieur et l'extérieur sont interdites ; la circulation des journaux est interceptée, et chacun attendait dans le silence et l'effroi, les motifs d'une consigne aussi rigoureuse.

On apprit bientôt que Laflotte avait dénoncé au comité de sûreté générale un complot tramé par Simon et Dillon. Les papiers publics en ont parlé dans le temps. Les prisonniers demandèrent avec instance, aux administrateurs de police, le transfèrement de ces deux prévenus de conspiration, dans une autre maison d'arrêt, espérant qu'après, les mesures s'adoucirait, qu'on leur rendrait la cour, où ils ne pouvaient plus se promener, la faculté d'écrire à leurs parens, et de lire le journal du soir, comme par le passé. Chauvette, Simon, Dillon, et autres, furent transférés et même guillotins ; mais les mesures, au lieu de s'adoucir, devinrent de jour en jour plus vexatoires et plus tyranniques.

Une calamité inattendue vint tout-à-coup porter l'alarme et la douleur dans  
le

le cœur des détenus ; c'était l'arrestation du concierge. Cet homme sévère mais compatissant, était véritablement précieux aux malheureux. Septuagénaire, père de six enfans, connu par son intacte probité, sa disgrâce devait affliger toutes les âmes honnêtes et sensibles. Le citoyen Lenain, homme puissamment riche, et qui venait de marier sa fille à l'un des fils d'un ci-devant garde du corps nommé S. Cry de Monplaisir, détenu lui-même au Plessis, lui avait remis dans la matinée un dépôt en or, qu'un autre ci-devant avait caché et dont il lui avait révélé l'endroit avant d'aller au supplice. Benoît donne un reçu à Lenain, et prévient de suite l'accusateur public, tandis que Lenain plus avide de sa liberté que d'argent, envoie le reçu au comité de sûreté et tâche de se prévaloir de sa dénonciation pour obtenir son élargissement. Le soir même Benoît est arrêté, les scellés apposés chez lui ; sa famille éplorée, vient faire aux détenus ses tristes adieux. Chacun était dans la désolation, et croyait avoir perdu un ami ou un père. Un seul homme se réjouissait au milieu de la cons-

ternation générale ; c'était le fameux Brichet (1), ci devant valet chez la Polignac, et qui depuis fidèle à ses anciens maîtres, travaillait avec succès à faire abhorrer notre sainte révolution, en persécutant et faisant emprisonner les patriotes vertueux. Il ne devait pas trouver beaucoup d'amis dans le Luxembourg où ses victimes et sa réputation l'avaient devancé. Il n'est point d'humiliations qu'il n'ait éprouvées. Il était venu, selon l'usage de ses pareils, en sabots et en bonnet rouge. Après avoir essuyé les injures et les huées de tous les détenus, il alla chez le concierge ; il voulait que ce brave homme mit dans un cachot et au secret quiconque l'appellerait *monsieur Brichet*. Le concierge se contenta d'inviter les détenus à respecter le malheureux dans tous les individus, et lui conseilla de monter à sa chambre, ce qu'il fit, en jetant sur Benoit et les détenus un regard furieux et menaçant. Mais ceux-ci sans s'effrayer, lui criaient encore : *Adieu*

---

(1) Il a été guillotiné comme Hébertiste.

*monsieur Brichet*. Le nom seul lui en était resté ; il prétendait que c'était la faute du concierge, et monsieur Brichet ne pardonnait rien.

Quelques jours après l'arrestation de Benoit arriva la fameuse visite. (Mot honnête pour une chose qui ne l'était guère.) Chaque détenu, à son réveil, trouva à sa porte une ou plusieurs sentinelles. Un administrateur de police, polonois d'origine et savetier de profession, nommé Wilcheritz, (1) vint signifier l'ordre de ne point communiquer. Les détenus se crurent à la veille d'un nouveau 2 septembre ; déjà ils se faisaient leurs adieux et se préparaient à la mort. Mais on ne voulait cette fois que les dépouiller. Argent, bagues, assignats, argenterie, bijoux, boucles, nécessaire, c'était ce que l'on demandait d'abord ; ensuite les rasoirs, couteaux, garnifs, ciseaux, fourchettes, clous, épin-

---

(1) Il a été guillotiné comme complice de Robespierre. Il faut remarquer que ce dernier avait à sa solde une infinité d'étrangers, qu'il avait placés dans les administrations. Le maire Fleuriot était autrichien.

gles, etc. (1) Ils entassaient tout ce qu'ils prenaient dans une chambre, et n'en faisaient qu'un paquet qu'ils cachetaient, sans en faire l'inventaire. Dans tous ces momens de crise, il n'était point permis de recevoir ni de renvoyer ni linge, ni provisions, de façon que la majeure partie de ce qui était envoyé se trouvait égaré. Cette opération dura trois jours entiers, mais les deux derniers ne furent pas aussi lucratifs que le premier; on en devine aisément la raison. Les inquisiteurs recurent même quelques plaisanteries qui les fâchèrent beaucoup. Dans une chambre, un citoyen après leur avoir abandonné son porte-feuille, s'en croyait débarrassé; on

---

(1) Le général O'Hara ne fut pas exempt de ces perquisitions, et s'y prêta même de bonne grâce. Quand il fut dépouillé il dit à Wilcheritz : monsieur l'administrateur, j'ai une grâce à vous demander, c'est qu'aucun français n'entre dans ma chambre. Il parlait un jour de la liberté de la presse à un prisonnier, et disait : en Angleterre nous pouvons écrire, le roi Georges, il est fou; mais vous, ne pouvez pas écrire : Robespierre, il est un tigre.

lui demande sa bague : quoi, reprit-il, vous donnez donc aussi dans la joaillerie ? On lui demande ses boutons de manchettes, se boucles à jarrettières, sa boucle à col, et ses boucles à souliers. Citoyens, repliqua-t-il, vous auriez plutôt fait de me désabiller. Citoyen, répondit Wilcheritz, la justice est juste, tout cela te sera rendu à la paix, je t'en répons. Parisau (1) leur dit : citoyens je suis désolé, vous arrivez trop tard; j'avais bien ici 300 liv., mais un citoyen vous a devancé, et me les a déjà dérobés; je desire que vous soyez plus heureux ailleurs; cependant comme on m'a dit que vous laissiez 50 liv. et que je n'en ai que 25, s'il vous plaisait de parfaire la somme : — Oh non, citoyen.

J'entends, vous ne venez que pour prendre. Il est malheureux qu'il y ait ici des citoyens plus actifs que vous. Au surplus,

---

(1) Auteur connu par plusieurs pièces dramatiques. Quelques jours après la mort du tyran, on vint au Luxembourg pour lui apporter la liberté; le malheureux avait péri dans une des masses ordonnées par Robespierre.

en suivant la marche que vous prenez , vous n'y perdrez rien , et tout rentrera dans vos mains. Vous êtes un océan auquel vont se joindre toutes les petites rivières.

« Vous êtes bien honnête , répartit le Polonais ; mais ce n'est pas des complimens dont nous sommes en recherche aujourd'hui ».

Ils voulurent enlever dans une chambre une cafetière d'argent ; le propriétaire , pour la conserver , disait qu'elle était de métal anglais , et qu'il l'avait eue d'occasion.

« c'est possible , repliqua l'un des administrateurs , car j'en ai une à la maison toute semblable ».

— Qui vous est venue d'occasion , répartit le propriétaire.

« Que vous importe ! répliqua l'administrateur en rougissant ».

— Ne vous fâchez pas ; citoyen , vous ne seriez pas le premier homme en place qui auriez eu des faiblesses.

On avait laissé aux horlogers , aux tailleurs , aux cordonniers et aux graveurs , les outils nécessaires à leur état. Les per-

ruquiers recevaient chaque matin leurs rasoirs , et les remettaient le soir à un guichetier.

Ainsi , chacun pouvait encore travailler librement à son état ; il était enjoint seulement aux perruquiers de ne prendre que cinq sous par barbe ; mais chacun continuait de payer selon ses facultés : Laborde payait la sienne dix livres , les ci-devant n'étaient pas aussi généreux , mais ils ne payaient pas au *maximum*.

Privés de toute communication , de toute nouvelle , de toute espérance d'être jugés , on demandait à Wiltcheritz les journaux , la cour et les moyens de se justifier ; sa réponse éternelle était : « Patience , la justice est juste ; ce durement ne peut pas durer ; patience ».

— Patience lui répliqua-t-on un jour , c'est la vertu des ânes , et non celle des hommes.

« Tu n'est donc pas républicain , répondit-il , avec une présence d'esprit admirable.

Chacun se mit à rire de l'à-propos , et , par compagnie , il se mit aussi de la partie ; et , riant aux éclats , croyait avoir

dit la chose du monde la plus spirituelle.

Le bruit se répandit que les commissions populaires tant promises allaient bientôt être en activité au Luxembourg. La joie des patriotes était inexprimable ; on embrassait le concierge , homme nul qui avait succédé à Benoît , et dont on avait plus à se plaindre qu'à se louer , moins à cause du mal qu'il faisait lui-même qu'à cause des vexations dont il permettait à un scélérat nommé Verner , d'accabler les détenus.

Les patriotes s'attendaient à être vengés de la persécution par les commissions populaires ; les nobles et les prêtres ne voyaient pas cette institution avec le même enthousiasme.

La fête de l'Etre-Suprême, la prise de Mons , servirent d'occasion aux prisonniers patriotes pour se réunir , et pour témoigner comme ils l'avaient fait , lors de la reprise de Toulou , leurs sentimens joyeux et républicains.

A la dernière fête , Wiltcheritz s'était mis en costume de représentation ; il avait de grands souliers tous neufs avec de superbes boucles d'argent mises de côté ,

de beaux bas de soie blancs ravalés , une large culotte de drap de soie noir , une longue veste de satin noir et un habit de taffetas rose ; sa tête était chargée d'une demi-livre de pommade et d'une égale quantité de poudre ; il teuait avec grace un énorme chapeau à la main gauche ; et de la droite , l'administrateur muscadin portait une rose avec délicatesse , et l'enfonçait successivement toute entière dans chacune de ses narines-

« Comme vous voilà brave , lui dit un républicain ; mais , en vérité , je crois que vos boucles . . . , et vous nous disiez , en prenant les nôtres , qu'un bon républicain n'en devait pas porter ».

— Tu ne vois pas , ajouta un autre camarade , que ces boucles-là ne sont pas d'argent ; c'est une *composition anglaise*.

— La composition , disait un autre malin , je la déclare suspecte ; est-ce que le citoyen aurait ça d'occasion , par hasard ?

— Et tout le monde , de rire et d'applaudir.

Votre hasard et votre occasion , répondit avec dignité Wiltcheritz , sont autant de grossièretés ; au reste , je déclare , je

donne ma parole d'honneur que je les avais avant la visite ».

— Oh ! nous n'avons pas besoin de ce témoignage. . . . notre conscience était suffisamment éclairée , et d'ailleurs , il n'y a encore personne dans la maison qui les ait reconnues pour avoir été à lui.

C'était avec de pareilles plaisanteries que les détenus s'amusaient aux dépens du pauvre Wiltcheritz qui , au demeurant , n'aimait pas la raillerie ; mais il ne mettait pas son plaisir à tourmenter les individus , et ne faisait qu'exécuter machinalement les ordres qu'on lui donnait.

Les nobles , en général , se souciaient fort peu des concerts où l'on chantait les victoires de la république , très-peu s'y rendaient ; ils restaient dans leurs chambres , où ils fabriquaient à loisir des nouvelles qui circulaient ensuite dans la maison , et servaient de pâture aux prisonniers , qui étaient absolument privés de journaux ; seulement on passait quelquefois , par fraude , le *Courier républicain* , et il n'était pas gai de lire en tête : *Jugement du tribunal révolutionnaire , qui a condamné à la peine de mort 30 , 40 , 50 ou 60 conspirateurs.*

C'est à cette époque que le brave Benoît fut acquitté au tribunal révolutionnaire.

L'allégresse était générale dans la maison , tous les détenus étaient au comble de leurs vœux , on eût dit d'une famille à laquelle un père était rendu , chacun s'attendait à le voir rentrer dans ses fonctions ; mais quelle fut la douleur des citoyens , lorsqu'ils virent leurs espérances frustrées ! Benoît , obligé de quitter le Luxembourg , son successeur expulsé , et l'ancien concierge de la cave des morts de Lyon , envoyé par le sanguinaire Couthon.

La consternation était générale : on semblait prévoir les funestes évènements qui ne tardèrent pas à avoir lieu.

Guiar ( c'est le nom de cet homme féroce ) était à peine entré dans la maison , qu'il inventa des vexations inconnues jusqu'à ce jour.

Il n'était plus permis de respirer l'air à la fenêtre , parce que deux malheureux s'étaient donné la mort en se précipitant du haut des toits.

La nuit , des hommes armés de barres de fer , de sabres nuds , venaient avec deux ou trois chiens énormes éveiller tous les

citoyens, leur faire sortir la tête du lit, les compter et les accabler d'outrages.

Il n'était plus permis de reposer ; les sentinelles avaient ordre de crier toute la nuit et sans interruption : *Sentinelles , prenez garde à vous.*

Tout billet qui renfermait quelques mots de consolation ou d'amitié , était impitoyablement déchiré.

On souffrait avec plus de patience que jamais , parce qu'on voyait que la commission interrogeait avec douceur un grand nombre de citoyens.

On espérait que les patriotes seraient enfin rendus successivement à la liberté.

Cet espoir fut confirmé par un mot de Guiard.

Après l'enlèvement des assignats, on délivrait aux détenus 2 liv. 10 s. par jour, depuis le premier floréal. Un matin que ce monstre payait, il dit, avec le sourire du crime : « Oh ! la première fois, il y en aura deux cents de moins à payer ».

On était bien éloigné de soupçonner ce qui arriva. Nuit fatale ! nuit désastreuse ! où 169 victimes furent arrachées au som-

meil

meil pour être traînées dans des charriots à la boucherie.

Qui pourroit peindre la consternation et l'effroi de ceux qui avaient vu partir de leurs chambres des camarades , des amis , des parens, pour être traînés à l'échafaud ?

Personne n'osait descendre dans la galerie, la terreur et la mort étaient dans tous les cœurs, les détenus se rencontrant n'osaient se regarder ni demander des nouvelles de leurs amis.

Les femmes éplorées étaient accourues en foule à la porte et au jardin.

Dans tous les momens de crise, ces courageuses citoyennes ne manquèrent jamais de venir prodiguer à leurs époux infortunés les tendres consolations de l'amitié ; les détenus eurent le spectacle déchirant du désespoir de quelques-unes, qui, cherchant en vain des yeux leurs malheureux maris, tombaient en défaillance et noyées dans leurs larmes.

O vous ! femmes sensibles et courageuses, dont le zèle infatigable, dont la tendresse ingénieuse versa sur les plaies de vos malheureux époux le baume de la consolation, vous qui bravant les rigueurs des sai-

sons, les menaces et les injures de guichetiers insolens, partageâtes si long-tems le poids de leurs chaînes; vous, qui leur fîtes supporter la vie et la rigueur de leurs maux, la postérité admirera les généreux efforts de votre sensibilité et de votre vertu! Elle s'arrêtera avec plaisir sur l'histoire touchante de vos souffrances et de vos sacrifices; vous serez l'honneur et le modèle de votre sexe; mais, en attendant que vous viviez éternellement dans la mémoire de nos descendants attendris, jouissez dans les bras de vos heureux époux, de la juste récompense de votre dévouement courageux. Si le caprice ou l'inconstance vous préparaient de noirs chagrins, rappelez-leur votre conduite, et, à l'instant, ils oublieront leur injustice, et le nuage sera dissipé; recueillez leur amour et l'estime de vos contemporains; et que vos enfans, instruits par un si bel exemple, apprennent de la bouche de leur mère, que l'humanité et la sensibilité sont les vertus dont les devoirs sont les plus doux à remplir.

Cependant on vit revenir triomphans ceux qui avaient été déposés au tribunal. Il n'y en avait pas eu un seul d'acquitté.

Les dénonciateurs étaient au nombre de sept.

Un d'entr'eux avait rempli presque à lui seul toute la séance du tribunal; il avait parlé une heure et demie sur l'existence d'une prétendue conspiration, dont aucun détenu n'avait jamais eu le moindre indice.

On avait mis à la Conciergerie un des premiers guichetiers, pour avoir déclaré qu'il n'avait aucune connaissance de cette conspiration.

On avait voulu faire convenir un autre porte-clef que cette conspiration avait existé; il l'avait formellement nié. On lui dit au tribunal: mais quand tu portais quelques paquets à ces contre-révolutionnaires, est-ce que tu ne les entendais pas tenir des propos aristocratiques?

— Ecoutez-moi, écoutez-moi tous, leur répliqua le bon suisse, entendez-vous ce qui se dit derrière cette porte qui est là-bas?

Non.

— Eh bien! moi, c'est tout de même pour la conspiration.

Le peuple ayant applaudi, celui-ci se fut pas emprisonné.

Parmi les témoins qui allèrent déposer, et qui étaient au nombre de sept, le premier et le plus scélérat de tous, était un déserteur de l'armée de l'empereur, entretenu jadis par une *dame* de haut parage. Ce jeune homme était garçon tailleur de profession, et depuis qu'il était au Luxembourg, il s'en était évadé; mais rencontré par un porteclef, sur le Pont-neuf, il avait été obligé de rentrer le soir même dans la cage. Il était accusé d'avoir voulu faire des enrôlemens pour les puissances étrangères.

C'est cet homme tarré qui était le premier faiseur de listes.

Vauchelet, Julien, Meunier et d'Hilliers, furent choisis pour faire les additions et retranchemens qu'ils jugeraient convenables.

Boyaval, c'est le nom de ce dernier, revint du tribunal avec un visage enflammé, les yeux étincelans, et se vantait hautement d'avoir parlé deux heures; d'avoir, presque à lui seul rempli toute la séance du tribunal, et d'avoir déclamé avec tant d'éloquence, qu'il en était surpris lui-même, et qu'il n'en était pas échappé un seul des 59 qui furent mis le premier jour en jugement.

Le second dénonciateur était *Beausire*, ex-noble, et connu même dans l'ancien régime par ses intrigues. Pour en donner une idée, il suffit de dire qu'il épousa la d'Oliva, qui après avoir fait publiquement le métier de courtisane au ci-devant Palais-Royal, fut choisie pour représenter la femme Capet dans l'affaire du collier.

Cet homme, accusé d'avoir été jadis attaché à la maison d'Artois, avait joué un certain rôle dans la révolution; en 1790, commandant de la force armée de la section du Temple, il s'en était retiré, lorsque son crédit commençait à baisser, et s'était réfugié à Choisy, où il était parvenu à se faire nommer procureur de la commune.

C'était le premier espion de Boyaval, qui disait cependant de lui qu'il s'en servait, mais que Fouquier-Tainville ne l'aimait pas et qu'il le ferait guillotiner quand il le voudrait.

On a remarqué que tous ceux qui avaient gagné à ce *Beausire* de l'argent au jeu, avaient été compris dans la conspiration.

Le troisième était un nommé Benoit,

de devant monchard, qui à force d'intrigue, était parvenu à se faire nommer commissaire du pouvoir exécutif, dans le département de l'Eure: il paraissait, par ses recits, qu'il y avait fait arrêter un assez grand nombre de citoyens; il n'était pas richement payé par l'administration de police, car il devait à tout le monde et ne trouvait plus à qui emprunter. Il était tellement méprisable, que ses complices même ne voulaient pas frayer avec lui, et finirent par le faire transférer aux Carmes, où il continua à servir Robespierre.

Venait ensuite un aide-de-camp de l'armée de Cartaux, nommé Amans; ce jeune homme, plus coupable que les autres, parce qu'il avait plus d'éducation, réunissait toutes les qualités d'un scélérat accompli: à une dissimulation profonde, il joignait un empire si absolu sur lui-même, une hypocrisie si parfaite, que le miel semblait couler de ses lèvres empoisonnées. On le nommait, avec quelque raison: *le troisième volume des Robespierres.*

Le cinquième, était le riche Lenain, dont il a déjà été question, qui pour sauver de l'arrestation le fils d'un garde-du-corps

plus que suspect, lui avait donné sa fille en mariage.

Cet homme était renommé même dans la maison, pour son aristocratie puante et sa ridicule bigoterie.

Quant au sixième, c'était un des commissaires de police de la section Révolutionnaire, chargé au mois de septembre 1792, de la police de la Conciergerie, et tout-à-fait digne de cette place. C'est lui qui fut chargé de l'opération vraiment conforme à ses goûts, de faire laver les habits ensanglantés des victimes égorgées, et, ce qui était plus lucratif, de délivrer leurs extraits mortuaires. Disgracié par sa section, et bientôt remplacé, il se trouvait compris dans la loi du 17 septembre.

Il avait long-tems laissé pousser ses moustaches; mais à l'affaire des Lapalu, Grammont, etc., l'administrateur Danger lui ayant dit publiquement qu'il ne les aimait pas, depuis qu'il avait vu un de ces hommes à moustaches convoqué au tribunal révolutionnaire, de faux témoignage et guillotiné à la place des malheureux qu'il avait voulu faire traîner à l'échafaud, il avait pris le parti de les faire couper, et

de renoncer au moins à l'extérieur des faux dénonciateurs.

On fut étrangement surpris de trouver mêlé parmi ces hommes méprisables, un citoyen dont les principes avaient toujours paru s'éloigner des maximes féroces et sanguinaires de la tyrannie, jadis président de la section de Brutus; des querelles de section l'avaient fait arrêter; son extérieur annonçait la franchise et la probité; il n'avoit ni les propos atroces des cannibales, ni leur regard menaçant et farouche.

Il se nommait Vauchelet, et on doute encore au Luxembourg s'il n'a pas plus coopéré à empêcher de plus grands maux qu'à augmenter le nombre des victimes; on doute encore si c'est un patriote imprudent, ou le plus astucieux de tous les scélérats.

Les avis ont été et sont encore partagés sur les autres individus qui furent chargés d'examiner les listes. Le général d'Hilliers, sur-tout, dont la conversation plus douce encore que la voix, respirait le patriotisme et l'urbanité, trouve pareillement de zélés défenseurs, qui ne peuvent croire qu'un homme plein de connaissances et d'amabilité puisse se rouler dans la fange du crime.

On n'était pas aussi heureusement porté en faveur de Meunier, ancien capitaine du centre, ni de Julien, qui d'abord adulateur rampant de Lafayette, dont il était aide-de-camp, avait écrit contre lui, lorsqu'il fut terrassé. On était bien loin de les comparer aux autres: la scélératesse et la pusillanimité sont également dangereuses; mais non pas également révoltantes.

Aussi-tôt que l'on connut la cheville ouvrière de cette horrible machination, on vit plusieurs détenus, soit par frayeur, soit par désir de sauver leurs parents, leurs amis, ou leurs personnes, former auprès de ces tyranneaux subalternes une cour très-assidue.

Rien n'égalait l'audace et la ridicule insolence de ces assassins. Boyaval sur-tout révoltait autant par l'atrocité de ses propos, que par la scélératesse de sa conduite. « Le premier qui me regarde de travers, disait-il, je le fais transférer à la conciergerie ». Il se permettait publiquement les familiarités, les caresses les plus indécentes vis-à-vis d'une peintresse, dont, deux heures auparavant, il avait fait guillotiner le mari, pour avoir reçu dans sa chambre des ci-devant, qui

venaient se faire peindre. On ajouta même que le petit Néron emploiera les menaces pour jouir, la nuit même, des faveurs de cette veuve infortunée, avec laquelle il resta jusqu'à 11 heures et demie, sans chandelle. Il se vanta d'aller toutes les nuits au comité de sûreté générale et de salut public; d'avoir la confiance et l'amitié de Fouquier-Tainville; que toutes les têtes du Luxembourg étaient à sa disposition; qu'il y était en réquisition; qu'on entendrait parler de lui; qu'il se servait de bien des gens, qui y passeraient comme les autres; qu'une fois sorti, il aurait une bonne place; mais que, lui rapporta-t-elle cent livres par jour, il les boufferait, parce que, s'il amassait, on le guillotinerait aussi pour avoir son argent; ils annonçaient d'avance ceux qui devaient être transférés à la Conciergerie, où arrêtés. Un jour il se plaignit que, dans une chambre où étaient les citoyens de la section des Amis de la Patrie, on l'avait traité de scélérat; il prédit hautement qu'ils y passeraient tous. En effet, on en guillotina plusieurs le jour même où le patron de ces tigres fut mis hors la loi. Plusieurs autres étaient déjà transférés à la Conciergerie;

et les pièces de ceux qui restaient au tribunal.

Parmi ces citoyens infortunés était un jeune homme limonadier, nommé Perret, qui entretenait cinq volontaires sur les frontières depuis 1789, et qui avait été réduit à emprunter pour s'acquitter d'une dette aussi sacrée; on y voyait Aubertin, honnête père de famille, commandant de bataillon jusqu'en 1793, qui avait été blessé en repoussant les ennemis au mois de septembre 1792; un autre citoyen connu par sa probité, père de sept malheureux enfans en bas âge, qui avait eu le bras cassé en portant aux volontaires de la section, les nouvelles et les secours tant en nature qu'en argent, que leur envoyaient leurs parens.

Il ne s'était point passé de jours depuis la fameuse enlevée des 169, qu'on n'eût arraché du Luxembourg de nouvelles victimes. La vieille maréchale de Noailles, quoiqu'octogénaire, sourde et aveugle, quoiqu'arrivée après le supplice de ceux qu'on disait être les auteurs d'une conspiration, y fut comprise avec toute sa famille. On y fit entrer aussi tous ceux qui avaient rendu quelques services aux ci-devant, tous

leurs domestiques ; ils en laissèrent cependant un dont les vertus méritent ici une mention particulière. Lui et son frère étaient depuis leur enfance au service du citoyen Lamarelle, dont le fils fut si rudement maltraité par la Palu et les siens. Ce citoyen généreux avança à ses maîtres tout ce dont ils eurent besoin pendant dix mois de prison, et quand il vit enlever le mari, la femme, la nièce et le fils, quand il scût qu'ils étaient condamnés avec deux ou trois complices de la Palu pour la même conspiration, il eut le courage de les défendre hautement et d'ajouter que la mort seule pourrait l'empêcher de publier leur innocence. On fit transférer son frère aux Carmes quelques jours avant la chute de Robespierre.

Ce trait en rappelle un autre non moins précieux. Un savoyard était parvenu à être porte-clef dans la maison ; brusque sans dureté, jamais il ne se permettait aucune menace, aucune injure. Il apprit que celui qui l'avait accueilli à Paris, qui l'avait instruit, qu'il avait pourvu à tous ses besoins, que le père nourricier de tous ses compatriotes,

insensible Fénelon, était inscrit sur la liste des transférés ; ce pauvre garçon se livrant aux mouvemens de son cœur, court se jeter dans les bras de son bienfaiteur, il l'embrasse et le baigne de ses larmes qui coulaient en abondance ; il retenait le bras du gendarme qui le conduisait, il l'appellait son père et voulait l'empêcher d'avancer. Consoles-toi, lui disait le respectable vicillard, la mort n'est point un mal pour qui ne peut plus faire de bien. Ta sensibilité est en ce moment pour mon cœur une bien douce récompense. Adieu mon ami ! adieu Joseph ! Pense quelquefois à moi ? Ah ! je ne vous oublierai jamais, et ses larmes coulaient par torrens ; ce malheureux ne pouvait s'arracher des bras de celui qu'il nommait son père ; le concierge fut averti, il parut, et Joseph fut chassé.

Ceux qui furent acquittés au tribunal, rapportèrent quelques détails intéressans sur les condamnés. Les deux frères Robert ne voulurent jamais se séparer, ils se tenaient toujours étroitement serrés et furent exécutés immédiatement l'un après l'autre. Mais

le tableau le plus attendrissant, fut celui d'une jeune femme nommée Bois-Bérenger; son père, sa mère et sa jeune sœur avaient reçu leur acte d'accusation; elle seule ne l'avait point reçu. Dieux! s'écriait-elle en versant des larmes de désespoir: vous mourrez avant moi; je suis condamnée à vous survivre; elle s'arrachait les cheveux, embrassait tour-à-tour son père, sa sœur, sa mère, et répétait avec amertume: nous ne mourrons point ensemble. Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi à la douleur, l'acte d'accusation arrive. Qui pourroit peindre la joie qui éclata aussitôt sur son visage! la danse succède aux larmes, elle court, vole dans les bras de ses parens, les embrasse de nouveau avec transport; maman, s'écriait-elle, nous mourons ensemble. On eût dit qu'elle tenait dans ses mains leur liberté et la sienne; elle se coupa elle-même les cheveux, mangea avec appétit et gaieté, et donna aux hommes jusqu'à l'échafaud l'exemple d'un courage héroïque. Sa conduite dans la prison avait forcé la critique à convenir que certaines liaisons qu'on lui

reprochait avec le ci-devant président Molé-Champlatreux, provenaient moins d'un fonds de galanterie que de sensibilité. C'était elle qui était la garde-malade de l'épouse de l'ex-ministre Amelot; ce fameux distributeur de lettres de cachet n'avait pas été oublié dans celles que répandaient si généreusement les quarante-huit comités révolutionnaires; l'embastilleur se trouvait enfin à son tour embastillé; il venait d'avoir le malheur de perdre le peu d'esprit qu'il avait reçu de la nature. S'il se fût contenté d'écrire au ci-devant prince de Condé, pour l'inviter à un repas auquel il devait engager tous les rois, tous les princes de l'Europe et même la Convention, parce que disait-il il n'avait pas de rancune; s'il se fût contenté de mettre en réquisition par une lettre de cachet trois cens nègresses pour les besoins du Luxembourg, (voilà quels étaient ses folies), on en aurait ri; mais le monsieur avait conservé toute sa méchanceté; il battait sa femme et tous ceux qui le contraignaient; on était obligé de le lier et de le garotter. Cette malheureuse

pouse , dont il avait fait le tourment pendant sa brillante carrière , succomba sous le poids de ses chagrins , et essuya une assez longue maladie , durant laquelle le jeune Bois-Bérenger ne la quitta ni le jour ni la nuit.

Les citoyens acquittés confirmèrent ce qui avait été dit par les dénonciateurs , qui tous avaient parlé en faveur de le Maire , qu'il ne lui avait pas été fait le plus petit reproche , qu'il n'avait pas eu besoin de faire entendre la moindre justification , et que cependant il avait été condamné à la mort.

On expliquait ce fait , en disant que les témoins ayant tous promis individuellement de s'intéresser en faveur de ce patriote vertueux qui , du fruit de son travail , nourrissait sa mère et sa sœur , on avait apparemment parlé en secret à l'accusateur public pour faire guillotiner un homme qui avait eu le malheur de gagner au jeu de l'argent à Beausire.

Outre la douleur qu'on avait de voir chaque jour enlever à ses côtés un concitoyen , dont le tems et le malheur avaient souvent

fait un ami précieux , outre l'attente cruelle où chacun était d'être transféré et guillotiné soi-même , outre les persécutions sans nombre que le génie barbare du concierge et de son complice Vernet suscitaient tous les jours ; outre les alarmes perpétuelles où le silence forcé des familles , et le refus des journaux plongeait tous les détenus , survint une nouvelle calamité qui devait opérer sur le physique les maux dont le moral était depuis long-tems affecté. Je parle des tables communes , cette institution si précieuse en elle-même , si elle n'était pas abandonnée à des hommes avides qui spéculent pour empoisonner ou faire mourir de faim les citoyens qu'ils doivent nourrir. On se plaignait un jour à Wilcheritz qu'un seul repas par jour ne suffisoit pas à des hommes accoutumés à en faire trois ou quatre , sur-tout quand il était aussi mesquin , sur-tout quand la viande était pourrie , sur-tout quand on servait des légumes secs , pleins de cheveux , de bourbe et de vers. Il répondit qu'il ferait donner des haricots et des pommes de terre , et qu'il connoitrait ceux qui oseraient

se plaindre. Le concierge recevait des plats infects, mais se contentait de lever les épaules, et buvait ensuite avec le fournisseur. Ce qu'on demandait arriva ; des maladies se multiplèrent, et les malades n'avaient aucun secours ; il fallait, pour entrer de la tisane, une permission du médecin, qui devait être visée par l'administration de police, dans les bureaux de laquelle la permission restait encore plusieurs jours ; enfin quand on l'obtenait, ce n'était qu'à prix d'argent qu'on pouvait se procurer les drogues ordonnées. Chacun dépérissait, la mort était peinte sur tous les visages ; on n'entendait pour toute nouvelle que la voix sépulchrale d'un scélérat foudroyé, qui venait sous les fenêtres des malheureux détenus crier : *La liste des soixante ou quatre-vingts gagnans à la Licc-rie de la sainte-guillotine*. Des barrières avaient ôté la triste et dernière consolation que pussent avoir les prisonniers en apercevant leur famille ou leurs amis. Tous avaient fait le sacrifice de leur vie, et attendaient avec une morne résignation l'instant du supplice. Les malheureux qui l'étaient prévenit

étaient regardés par ces mangeurs d'hommes, comme des scélérats plus conformés, et insultait avec barbarie à leurs cadavres et à leur mémoire.

Telle était l'horrible situation des détenus du Luxembourg, qui déjà n'était plus que des cadavres ambulans, lorsque la glorieuse révolution du 9 thermidor vint les rendre à la vie. Le bruit de la générale et du tocsin avaient d'abord glacés toutes les âmes de terreur et d'effroi. Chacun croyait entendre sonner sa dernière heure, et telle était l'horrible anxiété de tout le monde, qu'on faisait avec résignation le sacrifice de sa douloureuse existence. Le sanguinaire Hanriot avait paru l'après-midi même pour rassembler la gendarmerie à cheval casernée dans le Luxembourg. Trois fois le son lugubre de la fatale trompette, qui annonçait chaque jour aux détenus le sacrifice de nouvelles victimes, s'était fait entendre. Ce monstre, dont tous les exploits consistaient à briser des scellés, à massacrer des hommes désarmés, avait menacé avec son sabre les prisonniers, qui tous ne songeaient plus qu'à ven-

dre chèrement leur vie s'il était possible. Déjà ils s'étaient fait leurs tristes adieux, lorsqu'on entendit la fameuse proclamation qui invitait tous les citoyens à se ranger autour de la convention nationale et les décrets courageux qu'elle avait rendus contre les triumvirs. Qui pourrait peindre les transports, l'enthousiasme et la joie des détenus ! Le lendemain c'était à qui apprendrait à son voisin une nouvelle aussi heureuse pour la république. Tous s'embrassaient les larmes aux yeux, et faisaient éclater par leurs nombreux applaudissemens et les cris mille fois répétés de *vive la convention ! vive la république !* leur admiration et leur ivresse. Quels beaux momens pour ceux qui vinrent recueillir les expressions sincères de l'allégresse générale ! Mais comment représenter l'abattement & la rage de ces agens subalternes d'un monstre altéré du sang humain ! Le trouble, la discorde et l'esprit de vertige s'étaient emparés de leurs âmes pusillanimes. Cachés dans leur affreux repaire, ils s'accusaient les uns les autres.

L'affreux concierge Guyard (1), frappé de terreur, fuyait le Luxembourg avec ses sabres, ses pistolets et ses chiens, et cependant la veille, un de ses enfans répondit à un citoyen : *Allé, allez, on vous en finit du bon.* Le même jour le neveu de Guyard, ancien garçon boucher, disait que la maison serait bientôt vidée, parce qu'il fallait que ça en finisse d'une manière ou de l'autre.

On apprit, avec la plus grande satisfaction, que le farouche Vernet, que sa scélératesse bien connue avait fait nommer concierge de Saint-Lazare, avait été arrêté.

Les faiseurs de listes, pâles et tremblans, s'inculpaient mutuellement, en essayant de se justifier. Amans ne put dissimuler la

(1) Ce monstre, qui avait fait ses preuves à Commune-Affranchie sous Marino, qui, huit jours après son installation au Luxembourg, dénonçait au tribunal, comme conspirateurs, des citoyens qu'il ne connaissait pas même de nom, ce vil scélérat, vendu à la police, dont il était l'ancien espion, ne voulut pas recevoir Robespierre et ses complices, lorsque les gendarmes l'y conduisirent en vertu d'un décret de la convention.

frayeur où il était, qu'on ne trouvât chez Robespierre les lettres atroces qu'il lui écrivait journellement. Julien et Vauchelet prétendaient avoir arraché onze victimes dans les premières listes ; ils affaïent que les autres ne leur avaient point été communiquées, et ils dévoilèrent une autre atrocité que l'on ne connaissait pas encore. Peu de jours avant la chute de Robespierre, l'administration de police, par l'organe de Faraud, avait fait demander à Boyaval une liste de deux cents autres conspirateurs, et l'engageait à se défier de ses co-affociés, et sur-tout d'un certain Leymerie, qui avait toute la confiance de Vauchelet, et à s'entendre pour cette fois, avec les administrateurs de police, Cordas, Maffet et Cayeux-Verroux. (C'est le nom qu'on lui donnait dans la prison, où il était arrivé trois jours après qu'il avait fait tout verrouiller).

Ces trois administrateurs eurent de longues conférences avec Boyaval, dont l'indiscrétion et la bêtise surpassaient encore l'insolence et la scélératesse. Il fit part des ordres qu'il avait reçus à ses co-cham-

bristes ; car la plupart de ces Messieurs étaient réunis, selon la loi du proverbe : *qui se ressemble, s'assemble*. Ceux-ci effrayés des soupçons qu'ils croyaient ne pas mériter & des dangers qu'ils couraient eux-mêmes, écrivirent deux lettres, l'une à Carnot & l'autre à Amar. Un des leurs, le Tellier, qui, quoiqu'arrêté comme suspect, venait, on ne fait comment, d'obtenir sa liberté par ordre du tribunal révolutionnaire, devant lequel il n'avait pas paru, fut chargé de porter ces lettres, dont on n'eut point de réponse. Ils déclarèrent encore que Benoit, l'espion qui était proprement l'homme de l'administration, n'avait été transféré aux Carmes, que pour avoir mis d'Hilliers & autres patriotes sur la liste, & avoir publiquement annoncé qu'il en transférerait encore 400 ; imprudence, disait Vauchelet, qui pouvait compromettre la tranquillité de la maison. Le fait est que Benoit continua aux Carmes le métier affreux qu'il avait commencé au Luxembourg, & engloba dans de prétendues conspirations les

meilleurs patriotes qui s'y trouvaient : ce n'est que par miracle que Dufourny ait été réservé pour les dernières fournées.

Toutes ces confessions , & les propos horribles tenus par ces monstres , avant la chute du triumvirat , furent précieusement recueillies : on ne savait où rassembler toutes ces notes ; enfin on conjura , au nom du patriotisme , Réal de s'en charger. Ce citoyen , par sa gaieté , était pour les détenus un trésor précieux ; il ranimait leur courage , les consolait par ses discours & les accords de la mélodie. ( Il jouait du violon ). Il chantait sans cesse , et attendait la mort , en faisant de la musique. Il était toujours étonné de n'être pas de la dernière fournée , lui qui avait dit au tyran Robespierre de dures vérités , lorsque tant d'autres se prosternaient pour adorer l'idole.

Deux jours après deux représentans du peuple vinrent recueillir eux-mêmes les dépositions & les réclamations des détenus. On se ressentit de leur présence par la liberté qu'on obtint de prendre l'air dans

la cour , d'écrire à sa famille , d'apercevoir dans le jardin ses parens & ses amis & de faire entrer du fruit & du vin. La nourriture devint plus saine & plus copieuse , les guicheries furent moins insolens , & les visites nocturnes plus rares & plus honorées ; les cris des sentinelles moins perçans & moins répétés : en un mot , on peut dormir , boire , manger , prendre l'air & recevoir du dehors les tendres consolations de l'amour et de l'amitié. Quel heureux changement pour le physique & le moral ! Il ne se passait pas un repas qu'on ne bût avec transport à la santé de la République , à celle de nos armées & sur-tout à la santé de la Convention.

Il survint cependant une petite querelle avec l'avidé traiteur. Il avait servi de la viande tellement gâtée , que l'odeur seule , comme du temps de l'ancien concierge , infectait le réfectoire. La plupart des citoyens se contentaient de manger du pain dont on avait à discrétion , sans pousser le moindre murmure. Les tables étaient pour dix ; les citoyens, composant l'un de

ces plats murmurèrent hautement, allèrent trouver M. le Roide (c'était le traiteur), lui firent voir que sa viande était peuplée d'habitans; il se fâcha & ne voulut rien donner en place; les citoyens du second plat en firent autant; mais M. le Roide prit un ton goguenard, & se moquant de celui qui l'apportait, se refusa à le recevoir de ses mains. Celui-ci qui déjà n'était pas de trop bonne humeur s'impatiente, menace, & flanque le plat dans la cuisine. C'était ce qu'on demandait: on court aussitôt chez le concierge, on crie que les prisonniers se révoltent... Un administrateur survient; on lui exhibe un troisième plat de viande, dont, sans microscope il pouvait appercevoir la peuplade; il s'indigne contre le traiteur, lui fait publiquement des reproches sanglans & lui ordonne de servir des œufs en place de la viande, qu'il fit jeter aux chiens; mais on se doute bien que ceux-ci n'en voulurent pas: cette conduite excite quelques applaudissemens; sur ces entrefaites le concierge arrive avec un autre administrateur qu'il avait été cher-

cher d'un autre côté, lui montre la viande encore étendue par terre.

L'administrateur en fureur et adressant la parole aux détenus, les menace de mesures vigoureuses, leur enjoint de nommer les auteurs de cette agitation, jure que les bons seront punis comme les méchans, s'ils ne les dénoncent pas, & donne sa parole que les comités de la Convention vont être instruits de l'effervescence qui se manifeste parmi les détenus. Ceux-ci gardaient le silence; mais Lachevardière prit la parole pour répondre en leur nom et dit: Du tems de Robespierre, on disait aussi que les prisonniers étaient agités, tandis qu'ils étaient plus tranquilles que les pierres qui les renfermaient; par quelle fatalité arrive-t-il que des administrateurs qui se disent régénérés tiennent encore le même langage? Veut-on encore un prétexte pour faire couler par torrens le sang des malheureux auxquels il n'échappe pas même un murmure? je vous en prévient, si telle est votre intention, elle ne réussira pas; la Convention ne souffrira point que ces scènes sanglantes se renou-

vellent; vous avez injurié, vous avez calomnié des hommes qui, quoique détenus, sont toujours vos semblables; reconnaissez votre erreur, & votre injustice est oubliée. Le collègue de l'administrateur, par son esprit de justice & de droiture, calma tous les esprits, excusa l'emportement de son collègue, & tout rentra dans l'ordre accoutumé.

On apprit bientôt la liberté de Réal, et la réarrestation des dénonciateurs le Nain, Julien, le Tellier & Vauchetet; l'on vit leurs complices le front humilié, le visage défilé, l'oreille basse & les yeux baissés, traverser la cour pour aller les rejoindre à Pélagie. On garda vis-à-vis eux le silence du mépris, & ils n'essuyèrent pas une injure, pas un reproche, de ceux qu'ils voulaient envoyer à la bouchecie. Ce fut aussi la conduite que l'on tint vis-à-vis des représentans David & Lebon; ce dernier affectait la sensibilité d'une petite maîtresse. David, au contraire, se vantait de n'avoir pas signé de sortie, & annonçait que s'il était à recommencer il en aghait encore de même. On se permit cependant quelques mots à l'égard

T'un membre du tribunal révolutionnaire, tels que *feu-de-file, ma conscience est assez éclairée; vous me donnez un démenti, donc vous insultez le tribunal, hors des débats.* L'un de ces hommes de sang disait qu'il n'avait rien à se reprocher, qu'il avait toujours voté pour la mort. Mais le plaître de voir enfin les coquins sous le glaive de la loi, n'égalait point celui dont furent transportés tous les détenus en apprenant le décret bienfaisant qui devait rendre à la liberté une foule de patriotes, qui, victimes de leur courage ou de haines particulières, n'étaient point compris dans la loi du 17 septembre. Avec quelle douce satisfaction, avec quel enthousiasme on serrait dans ses bras, on couvrait de baisers le patriote fortuné qui obtenait justice & liberté! qu'elles étaient sincères les bénédictions dont on couvrait la Convention Nationale! avec quels transports on demandait au ciel sa conservation, par les cris mille fois répétés de *vive la Convention Nationale.* La musique, les chants patriotiques, animaient encore cette scène attendrissante. Un peuple immense attendait

Les élargis à la porte, & les embrassait avec  
transport. Tableau délicieux ! ne vaux-tu pas  
bien le spectacle affreux de victimes innocentes  
et non entendues qu'on traînait par centaines  
à l'échafaud ?

COUPLETS faits au Luxembourg,  
sur la prise de Mons.

AIR : *La lune, la lune, etc.*

De la France vrais enfans  
Qui chérissent sa gloire,  
Oubliez tous vos tourmens  
Les Français sont triomphans ;  
Victoire, victoire, victoire.

Nos braves républicains  
Se sont couverts de gloire,  
Des rois les complots sont vains,  
Le sceptre échappe à leurs mains,  
Victoire, &c.

Ces tigres au fond des bois  
En vain ont osé croire,  
Se dérober aux Français,  
Rien n'arrête leurs exploits,  
Victoire, &c.

De la France ces brigands  
Souilloient le territoire ;  
Mais leurs cadavres sanglans  
Vont puiser nos champs,  
Victoire, &c.

Les esclaves aux abois  
Laitent le champ de gloire,  
Hullans, Prussiens, Hessois,  
Tout dans Mons fuit à-la-fois,  
Victoire, &c.

Français, poursuivez vos coups.  
Complétez votre gloire ;  
L'esclave fuit devant vous,  
Les rois sont à vos genoux,  
Victoire, &c.

Déjà dans Mons éperdu  
Les cris de la victoire,  
Troublent l'ennemi vaincu ;  
Paraissez, Mons est rendu,  
Victoire, &c.

T A B L E A U du Luxembourg, ait  
par un suspect arrêté en frimaire,  
l'an deuxième.

C'est un spectacle assez divertissant de voir  
arriver dans un misérable fiacre deux mar-

quis, une duchesse, une marquise, un comte, un abbé et deux comtesses, qui s'évanouissent en descendant, & qui ont la migraine en montant. Il n'y a pas encore long-tems que je vis arriver la femme de Philippe le guillotiné; elle loge à côté de Bazire & de Chabot, qui font toujours au secret, & qui se morfondent, en entendant la voix aigre d'un colporteur qui crie *la grande colère du père Duchesne contre le frocard Chabot*. Dans le meme corridor logent M. de la Borde de Mércville, M. le président Nicolai, Mélin ci-devant commis de la guerre sous Ségur. Dans l'autre corridor, à main gauche, habitent M. de la Ferté, M. le duc de Lévi, M. le marquis de Fleury, M. le comte de Mirepoix; tous les matins en se levant, ils braquent leurs lunettes d'approche, et ils ont l'agrément de voir que leurs hôtels ne sont pas changés de place dans la rue de l'Université. Au bout du corridor, dans la bibliothèque repose un faisceau de généraux, qui se racontent les uns aux autres leurs victoires.

» Dans un cabinet à droite, vivent com-

jugalement et paisiblement M. le maréchal & Mme la marquise de Mouchy, qui avouent que les comités révolutionnaires n'ont pas le sens commun d'enfermer des gens de leur qualité, qui ont donné leurs chevaux pour les charrois et 500 liv. pour les veuves de la section.

» Le maréchal a l'habit marron carré, la veste descendant sur les genoux, les cheveux blancs, et ressemblant méthodiquement à un ministre protestant. Quant à la marquise, elle a pris le costume aimable de nos fans-culettes femelles, en conservant cependant la forme du caraco de 77, les deux falbalas qui ombragent le derrière. Il n'est point rare de rencontrer la ci-devant marquise en pêt-en-l'air, un bougeoir dans la main gauche, une canne dans la droite, grimpaant l'escalier avec la précipitation d'une bergère de Surenne qui gravit le Mont-Vallérien.

» Les prisonniers sont au nombre de dix ou douze dans une chambre; chacun y fait ses dispositions, comme Robinson, lorsqu'il n'espéra plus voir rentrer dans la baie au-

cun vaisseau du continent; chacun a son lit de sangle, et le petit matelas. Les uns font leur cuisine, pendent le gigot à la fenêtre pour l'attendrir, les autres ont recours à la marmite perpétuelle du traiteur Coste.

» Les gens riches ont soin des pauvres, cela se fait de bonne grace et sans recommandation; tout le monde fraternise; cependant chacun paroît s'éloigner de celui qu'on nommait, sous l'ancien régime, *son altesse sérénissime, le prince Charles de Hesse, révolutionnaire par appétit, et renfermé par mesure de sûreté.*

» C'est-là qu'on voit les hommes de tous les partis et de toutes les factions, qui aimaient la liberté pour leur compte. L'aristocrate le plus enroûté est auprès du monarchien, qui se querelle avec le modeste feuillant. Le fédéraliste peste contre tous les trois, et leur prouve qu'ils n'ont rien entendu à la contre-révolution, et que tout se serait arrangé pour le mieux, sans la révolution du 31 mai. Il y a quelques jours tous les quatre riaient beaucoup, parce qu'on avait amené un patriote; mais celui-

ci leur répondit en chantant ce couplet :

*Air : On doit soixante mille francs.*

« L'aristocrate incarcéré,  
 » Par ses remords est déchiré,  
 » C'est ce qui le désole;                   bis.  
 » Mais le patriote arrêté,  
 » De l'âme a la tranquillité;  
 » C'est ce qui le console »                   bis.

LA

NOUVELLE CHARTREUSE ,

OU

MA DÉTENTION A PORT-LIBRE.

ÉPITRE

*Par le citoyen VIGEE.*

Je veux reprendre les pinceaux,  
 Et sur la toile où je m'amuse  
 A fixer quelques traits nouveaux,

Essayer la fidèle image  
 Des longs dégoûts, des longs ennuis  
 Dont m'entoure mon esclavage  
 Dans les tristes lieux où je suis.  
 Garde-toi cependant de croire  
 Que rembrunissant mes crayons,  
 J'aïlle d'affreusés visions  
 Te tracer une sombre histoire,  
 Parler cachots, crier verroux,  
 Quand je ne suis que sous la grille;  
 Faire, en mentant aux yeux de tous,  
 De *Port-Libre* une autre *bastille*,  
 Et chargeant ma narration  
 De toute l'ampoule tragique,  
 Risquer l'amplification  
 En écolier de rhétorique;  
 Non; ma muse est trop véridique:  
 Je ne veux pas en conte en l'air  
 Transformer un fait bien notoire.  
 Je ne peindrai donc point l'enfer  
 Quand je ne suis qu'en purgatoire. (1)

(1) Le régime des prisons était assez doux à l'époque où ces vers furent composés. On fait combien depuis cinq mois, les *Dévenus*

Si je m'avisais de décrire  
 Les bâtimens de la maison,  
 Assurément je pourrais dire  
 Qu'aux sons magiques de sa lyre  
 Ce n'est point le docte Amphion  
 Qui daigna jadis les construire.  
 Assez près de ce mont pédaat (1)  
 Où naguère plus d'un collège  
 Enseignait avec privilège  
 La Syntaxe & le Rudiment;  
 A l'extrémité de la ville  
 Et sur un fond de molle argile,  
 Non loin du céleste donjon  
 Où pour tirer son horoscope  
 Sur un astre, sur la saison,  
 Plus d'un *Lalande* avec raison  
 Monte braquer son télescope;  
 C'est-là qu'un ignorant maçon,

---

ont eu à souffrir de la dureté & de la barbarie de prétendus administrateurs qui n'étaient ingénieux que dans la recherche des différens genres de privations & de tourmens qu'ils leur faisaient éprouver.

(1) Montagne ci-devant Sainte-Genève.

Sans plus ample cérémonie,  
 Traçant d'un mur le lourd cordon,  
 En alligna la symétrie,  
 L'éternelle monotonie,  
 Digne en effet d'une prison,  
 Où, quoiqu'on fasse l'on s'ennuie  
 Et l'on enrage à l'unisson.  
 Fatigué de la triste vue  
 De ce maussade extérieur,  
 C'est connoître l'intérieur  
 Que se peindre loin de la rue.  
 Un obscur & long corridor,  
 Qui vers le Midi, vers le Nord,  
 Du bas en haut, à gauche, à droite,  
 Présente mainte porte étroite  
 D'un gîte plus étroit encor.  
 C'est dans l'une de ces retraites  
 Où le soleil, chemin faisant,  
 Craint de s'arrêter un moment,  
 Que semblable aux anachorettes,  
 Habitans d'un sauvage lieu,  
 Je ne dors guère et jeûne un peu ;  
 Grâce au traîtreur intraitable,  
 Qui raçonnant le plus qu'il peut,  
 Nous fait payer tout ce qu'il veut

La chère la plus détestable.  
 Par malheur, en mon froid réduit,  
 Je n'ai que l'éternel spectacle  
 D'un triple mur, vieux réceptacle  
 De quelques oiseaux de nuit,  
 Et l'enceinte bien resserrée,  
 Bien uniforme, bien quarrée,  
 De quinze toises de terrain,  
 Du titre aimable de jardin  
 Très-mal à-propos honorée,  
 Puisqu'au lieu de ces jeunes plants  
 Doux objets des soins de Pomone,  
 Et de ces arbutus rians  
 Où Flore cueille sa couronne,  
 Vingt tilleuls rangés au cordeau,  
 Et l'if, ami du noir tombeau,  
 Prouveraient à la terre entière  
 Que, peu de mois auparavant,  
 Cette insupportable glacière,  
 Ce lieu funeste à tout vivant  
 Servait aux morts de cimetière.  
 Heureux du moins, oui, trop heureux,  
 Si dans cet enclos ténébreux  
 Le Dieu du calme & du silence  
 Fixait encore sa résidence !

Mais pour accroître mon chagrin,  
 C'est un Stentor impitoyable  
 Qui, d'une voix épouvantable,  
 Vient aux *barres* chaque matin  
 Y, provoquer le vif effaim  
 D'une jeunesse infatigable ;  
 Et tandis que de ce côté  
 Les cris, la bruyante gaieté  
 M'importunent & m'étourdissent,  
 De l'autre, & dans tous les instans,  
 Ce sont mille voix qui glapissent,  
 Gens de la porte & du dedans  
 Qui toujours vont, qui toujours viennent,  
 Malades & convalescens,  
 Qui de leurs fantes s'entretiennent,  
 Les fumeurs cherchant à se voir  
 A travers un épais nuage,  
 Les compliments, les mots d'usage,  
 Et le bon jour & le bon soir,  
 Et la nouvelle qu'on propage,  
 Puis les besoins, puis l'embarras,  
 Puis le train de chaque ménage,  
 En quatre mots tout le tracas  
 Qui sur ma tête en long traças  
 Du premier au second étage

Se répète & ne finit pas.  
 De ma demeure inhabitable,  
 Tel est le portrait véritable ;  
 Et l'on peut croire qu'en ce lieu,  
 Auquel dit un récent adieu  
 Plus d'une pénitente aimable,  
 Nuit & jour se donnant à Dieu,  
 Nuit & jour je me donne au diable.  
 Car un profond, un érudit,  
 Dès son exorde t'aurait dit  
 Que cette maison redoutable  
 Qui, par un changement subit,  
 Retient sous un guichet maudit  
 L'innocent présumé coupable ;  
 Où, sous leurs traits défigurés,  
 Des magistrats, des tonfurés,  
 Abjurant un luxe frivole,  
 L'opulence en fabots fourrés,  
 Et l'ex-noblesse en *carmagnole*,  
 Offrent à nos yeux égarés  
 Une mascarade assez folle.  
 Le grand *Arnaud*, le bon *Nicole*,  
 Et l'anti-jésuite *Pascal*,  
 Quittant le docte *Port-Royal*,  
 Vinrent ici pleins d'un saint zèle,

Eriger sous le même nom  
 Et la retraite & la chapelle  
 De la ferveur en pamoison,  
 Des soins dévots, du jeune aulière,  
 De la piété solitaire,  
 Du caquet & de l'ératison.  
 Si maintenant l'on veut connaître  
 Tout l'emploi que je fais du temps,  
 Franchement j: suis peu le maître  
 De choisir mes amusemens;  
 Mais dès qu'un faible crépuscule,  
 En dissipant l'obscurité,  
 Vient sur les murs de ma cellule  
 Etendre une douce clarté,  
 Tapi sous l'humble couverture  
 Du plus modeste des grabats,  
 Par fois j'essaie entre deux draps  
 Un griffonnage, une lecture,  
 Que souvent je n'achève pas.  
 Ainsi je vois mes matinées  
 En des heures infortunées  
 S'écouler sans distraction,  
 Sans réelle occupation;  
 Et quand le Dieu de la lumière,  
 Vers la moitié de sa carrière,

Egaye un peu notre horizon,  
 Tout en rêvant, d'un pied timide,  
 Je vais presser le sable humide  
 Des tristes cours de la prison;  
 Jettant à peine un œil d'envie  
 Sur un verger abandonné,  
 Par le soupçon environné  
 D'une palissade ennemie,  
 Et qui pour nous est aujourd'hui  
 Ce qu'étoit la terre promise  
 Pour le peuple errant qu'avec lui  
 Dans un désert, entraîna Moïse.

Cette Epître n'est que le Tableau très-exact de la prison où j'ai languï sept mois. J'avais été transféré de celle-ci dans celle des Carmes, qui, grâces aux loix protectrices des Patriotes opprimés, s'est ouverte pour moi après onze jours de la plus pénible détention.

( Note du citoyen VIGÈE ).

## É P I T R E

*A un député qui avait demandé des nouvelles de l'auteur.*

Par FRANÇOIS ( de Neufchâteau. )

Au Luxembourg, 27 messidor, an 2<sup>e</sup> de la République, trois cent seizième jour de ma captivité.

A PR ÈS dix grands mois & demi,  
De la plus cruelle agonie,  
Est-il vrai ? dis-je encore envie  
Dans la mémoire d'un ami ?

On m'apprend, sur la rive sombre,  
Où j'ai pu me croire perdu,  
Que le langage de mon ombre,  
De ton cœur peut être entendu.

Quoi ! malgré la terreur qu'inspire  
La contagion du malheur,  
L'air empesté que je respire  
Ne m'aurait point fermé ton cœur !

L A S ! je craignais que dans son onde,  
Le Léthé ne m'eût seu noyer,

Et je n'eusse osé l'envoyer  
Des nouvelles de l'autre monde.

A P P R E N D S du moins que ton ami,  
Digne de toi par son courage,  
Oppose au destin qui l'outrage  
Le calme d'un cœur affermi.

S O U S les douleurs, mon cœur chancelle ;  
Captif, exténué, souffrant,  
J'ai de mon génie expirant  
Gardé pourtant une étincelle.

V O S loix, vos travaux, vos succès,  
Je les ignore & j'en soupire ;  
Des privations, c'est la pire,  
Pour un républicain Français.

M A I S contre une patrie ingrate,  
Mon cœur ne sait point murmurer,  
Pour elle il faut tout endurer,  
Jusqu'à la coupe de Socrate.

D ' O V I D E, aux bords du Pent-Euxin,  
La muse lamentait sans cesse ;  
Mais l'ame qui bat dans mon sein  
N'admettra point cette bassesse,

D E nos jours, la Grange-Chancel,  
Dont la Bastille aigris la bile,

Sur Philippe versa le fel  
D'un saryre indécible.

CE fel âcre est peu de mon goût,  
Je déteste les libellistes,  
Et j'éviterai jusqu'au bout  
Les Philippiques, et les tristes

BIEN loin de quereller les Dieux  
Je me résigne & sais me taire :  
Ma devise est qu'il vaut bien mieux  
Souffrir le mal que de le faire.

ET pourquoi se laisser dompter  
Par l'infortune contigue ?  
Le poids d'un fardeau diminue  
Pour quiconque sait le porter.

JUSQU'A me ravir l'existence  
On peut pousser l'iniquité ;  
On ne peut de ma conscience  
M'enlever la sérénité.

AMI, plaignons ceux qui gouvernent !  
Hommes, sujets à se tromper ;  
Il est bien rare qu'ils discernent  
Ceux que leur glaive doit frapper.

TEL pour eux donnerait sa vie ;  
Qui se voit opprimé par eux. ....

Grand Dieu ! veille sur ma patrie,  
Et que je sois seul malheureux.

TEL est ami, le vœu sincère  
Qu'au ciel j'adresse à chaque instant,  
Es't'il exaucé ma prière,  
Qu'on m'immole ! je meurs content.

MAIS tu veux encore que je vive,  
Pour les muses, pour l'amitié ;  
Tu veux même que je t'écrive :  
Quel tems ferait mieux employé ?

DU noir Tartare que j'habite,  
Le tabl'au pourrait t'effayer ;  
Mais j'aimerais mieux t'égayer  
Des ridicules du Coccyte.

OH ! qu'on ferait de ce séjour,  
Une bonne caricature !  
Nous en rirons, je t'en le jure,  
Si jamais je reviens au jour.

TU me verras toujours le même,  
Sans fiel contre mes ennemis,  
Aimant avec un zèle extrême,  
Et les beaux arts & mon pays.

TU me verras. .... mais je me trompe,  
Qui j'entends la cloche sonner,

( 156 )

Pardonne , ami c'est le diner ;  
Il faut qu'ici je m'interrompe.

TU ris . . . mais quoi ! tu ne fais pas ,  
Qu'on fait en ces tristes demeures ,  
Un seul repas en ving-quatre heures ,  
( Et Dieu sait encore quel repas ! )

LA lugubre cloche m'invite ,  
Moi neuf centième à ce festin ,  
Malgré moi , je finis bien vite ;  
Adieu. Je vais . . . mourir de faim.

Ce banquet par trop laconique ,  
N'offre qu'un trait intéressant :  
C'est qu'on y porte en y finissant ,  
La fanté de la République.

---

---

L E T T R E

DE PHILIPPEAUX A SA FEMME.

Au Luxembourg, 13 germinal, 6 heures  
du matin.

ENFIN, ma vertueuse & respectable  
amie, je n'ai plus le tourment du doute sur  
le genre de crime dont les ennemis de toute

vertu

( 157 )

ont jugé convenable à leur politique  
de m'accuser. Hier à 11 heures du soir un  
huissier du tribunal révolutionnaire est venu  
me signifier l'acte d'accusation avec la liste  
des jurés & témoins en présence desquels je  
devais paroître à 9 heures. Je me nourris-  
sais en ces momens des réflexions d'Helve-  
tius sur la probité , la gloire & la vertu ;  
sans admettre les sophismes ingénieux de ce  
philosophe sur le principe matériel & pé-  
rissable de nos facultés intellectuelles , j'ai  
toujours été son disciple sur la morale &  
le tendre amour de l'humanité ; j'avais  
malheureusement oublié les dialogues du  
bon Jean-Jacques Rousseau qui avaient  
fortifié mon ame & versé un baume con-  
solateur sur les blessures que lui on fait  
depuis trois mois la noire méchanceté de  
mes implacables ennemis . . . Je me suis  
couché à minuit, non sans agitation ; un  
sommeil paisible de 5 heures me rend frais  
& dispos pour la grande épreuve que je vais  
subir ; mon cœur & ma conscience m'assu-  
rent qu'elle n'aura rien de fatal . . .

Cependant, mon amie, comme la justice

Q

des hommes est soumise à tant de passions & d'erreurs, je suis résigné à tout ; s'il faut à la patrie une victime bien pure & bien dévouée, j'éprouve un certain orgueil à lui servir d'holocausse ; le sacrifice injuste d'un homme de bien avancé quelquefois plus une révolution que celui de mille scélérats. J'aime à croire que tu te pénétreras de ces grandes idées, & te roidiras contre toute foiblesse indigne de la cause sublime pour laquelle je suis proscrit. *Porcia* & *Cornélie* doivent être tes modèles, comme j'ai toujours évoqué l'âme de *Brutus* & celle de *Caton*. Je laisse auprès de toi une tige précieuse, digne de la République ; tu te dois toute entière à l'éducation de cet être intéressant. Communique-lui ton âme & la mienne ; les exemples de son père le porteront à la vertu. Quand il sera d'un âge à pouvoir s'élever aux vertus sublimes, pénétrés-le du sentiment de l'Être-Suprême & de l'immortalité de l'âme. Ce dogme consolateur est le seul refuge de la vertu flétrie & opprimée. J'espère qu'alors la République sera bien affermie, car je la crois impérissable, malgré les horreurs dont

on la fouille ; qu'il se contente de dire : mon père a concouru de tout son être à cimenter le bonheur de ses semblables ; mais point de ressentiment ni de vengeance contre mes oppresseurs. Ne seront-ils pas assez punis par leurs remords ? Que jamais aucune passion odieuse ne déshonore la gloire de mon sacrifice. Quand on a tout fait pour la patrie, c'est elle-même qui doit nous venger sans y être provoquée. . . . Une loi bien dure, & qui seule a le pouvoir de me troubler, confisque tout mon juste avoir à la République ; elle n'y gagnera pas beaucoup, car, Dieu merci, je n'ai jamais possédé, avec un travail opiniâtre, que le pur nécessaire, & je suis du petit nombre de ceux qui sortent de la Convention avec la même indigence qu'ils y sont entrés. Si on exécute cette loi à la rigueur pour t'enlever le peu qui me reste, supportes avec fermeté ce nouveau désastre. . . . La même loi charge la patrie de pourvoir à l'existence des familles des condamnés qui n'ont pas de quoi vivre, elle te procurera nécessairement plus qu'on ne peut t'ôter. Attends que les présentions cruelles soient

amorties & alors tu diras au Sénat des Français, que je t'épousai, il y a dix ans, sans autre dot que celle de tes vertus, & qu'il y va de sa gloire à ne pas te réduire aux horreurs de la misère. . . . Je n'ai pas besoin de te recommander ma mémoire, si quelque main barbare essayait encore de la flétrir, tu as dans la connoissance intime de mes sentimens & de mes actions depuis que nous sommes ensemble, de quoi confondre la calomnie; & puis j'espère qu'on ne poussera pas la tyrannie jusqu'à t'enlever mes ouvrages sur la Vendée. Un manuscrit précieux est sur mon bureau, je l'avois retiré deux fois de l'impression, persuadé que l'intérêt de la chose publique n'en avait plus désormais besoin; tous mes persécuteurs y sont complètement confondus; mais comme la publication de cet ouvrage eût pu occasionner de nouvelles dissensions, je sacrifiai l'intérêt de ma gloire personnelle & ma réputation même à l'intérêt beaucoup plus éminent de la chose publique. Cependant comme c'est une propriété sacrée où je démontre que

je n'ai jamais eu une seule pensée, un seul mouvement qui ne tendît au bonheur du peuple, ce serait un attentat sacrilège que de t'en dépouiller; le ravisseur en serait garant aux Dieux & aux hommes.

Adieu, ma charmante & infortunée amie, si cette lettre est mon testament & mon dernier baiser conjugal sur la terre, il est un autre séjour où les âmes vertueuses & aimantes doivent se rencontrer. Fasse le ciel que ce terme n'arrive que quand mon Auguste n'aura plus besoin de toi. Je vous envoie à l'un & à l'autre la bénédiction du juste.

PHILIPPEAUX.

---

ALEXANDRE BEAUHARNAIS

A SA FEMME.

Le 4 thermidor, l'an 2 de la République Française, une et indivisible.

Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à

un assez grand nombre de détenus, font que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes de cette maison. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire, ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfans. Je ne te parlerai point de mes regrets, ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ces rapports. Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie & que non-seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échappé de son sein, en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne te point recommander ma mémoire. Travaille à la réhabiliter, en prouvant qu'une vie entière consacrée à servir son pays & à faire triompher la liberté & l'égalité, doit aux yeux du peuple repousser d'odieux calomnieux,

pris sur-tout dans la classe des gens suspects. Ce travail doit être ajourné, car dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers doit s'environner d'une juste méfiance, & plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent. Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour des plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure & une ame honnête dont les vœux les plus ardens sont pour la prospérité de la République. Adieu, mon amie, console-toi par mes enfans, console-les en les éclairant & sur-tout en leur apprenant que c'est à force de vertus & de civisme qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice & rappeler mes services & mes titres à la reconnaissance nationale. Adieu, tu sais ceux que j'aime, fais leur consolateur & prolonges par tes soins ma vie dans leur cœur. Adieu, je te presse ainsi que mes chers enfans, pour la dernière fois de ma vie contre mon sein.

Alexandre BEAUHARNAIS.

## PÉLAGIE.

CETTE prison humide & mal-saine, renfermait, sous le règne affreux de Robespierre, environ trois cens cinquante prisonniers. On y a vu successivement, les hommes qu'il faisait poursuivre comme ses assassins, & les Républicains courageux qui avaient fait quelques efforts pour démasquer son hypocrisie. Tous étaient détenus sans savoir pourquoi ; car, on ne leur permettait pas la lecture de leur écrou. Et tel qui le matin se flattait de ne pouvoir être atteint par le jugement d'une commission populaire, à deux heures après midi, était transféré à la conciergerie & guillotiné le lendemain. C'est ainsi que souvent, faute d'avoir pu préparer sa défense, l'homme qui n'avait pas le talent d'improviser, se trouvait pendant le court espace des débats qui roulaient presque toujours sur une vingtaine d'affaires, toutes différentes les unes des autres, dans l'im-

possibilité d'éclairer le jury sur le genre des inculpations qui lui étaient faites.

Une cellule de six pieds carrés, éclairée par une fenêtre étroite garnie de larges barreaux de fers, transversalement rangés, recevait humblement les malheureux que les commotions révolutionnaires avaient renversé, ou que des vengeances particulières destinaient à l'échafaud. Une mauvaise paille, un matelas aussi dur que le marbre & une couverture à demi usée composaient tout l'ameublement de ce triste manoir continuellement infecté par les ordures du prisonnier qui l'occupait, & à qui il n'était pas permis d'aller satisfaire ailleurs les besoins de la nature. A son arrivée, un porte-clef à large figure, garnie d'épaisses moustaches, à la voix rauque, & au ton menaçant, lui demandait avec un fourire fardonnée : as-tu des sonnettes ? ( de l'argent ). S'il répondait oui, on lui faisait apporter une cuvette, un pot à l'eau & quelques plats fêlés qu'il payait le triple de sa valeur ; mais si malheureusement il se trouvait avoir le gousset vuide, on lui disait : *Ma foi, pays, tantpis pour toi ;*

mais ici, on n'a rien pour rien. Alors le misérable était obligé de vendre à vil prix une partie de ses effets pour obtenir les choses les plus strictement nécessaires à la vie. Un citoyen qui occupait dans le mois de floral, le n°. 10<sup>e</sup> du corridor du second étage, sacrifia pour vingt-cinq livres une bague d'or de cent écus, pour se procurer le mince nécessaire dont nous venons de parler.

Pendant les mois de floral & prairial on ne donna pour toute nourriture aux prisonniers qu'une livre & demie de mauvais pain & un plat d'aricots très-durs ; ordinairement accommodés avec de mauvaise graisse ou du suif. Les riches trouvaient le moyen de se procurer d'autres mets en les payant fort cher ; mais les pauvres n'avaient pour subsister leur estomac épuisé par la douleur, que ce ragoût infecte & mal-propre.

Au commencement de messidor, l'administration de police institua, d'après un arrêté du comité de sûreté-générale, une cuisine dans chaque prison. Et les prisonniers furent alors nourris tous d'une manière uniforme ; chaque individu recevait

pour sa journée, une soupe qui était ordinairement passable, une demi-bouteille de vin, & trois plats de différents mets, & nous devons dire que si le vin & les ragoûts étaient presque toujours détestables, c'était à la cupidité du traîtreur & non le défaut de surveillance qui en était cause, car les réclamations sur cet objet ont toujours été entendues avec complaisance & affabilité.

C'est sous ce régime de fer, que les prisonniers détenus au secret, imaginèrent pour charmer l'ennui dont ils étaient dévorés, de former entr'eux un espèce de club, dont ils avaient fixé la séance à 8 heures du soir. Quoique les portes de chaque chambre fussent d'une épaisseur prodigieuse, on s'était néanmoins aperçu qu'il était possible de se faire entendre d'un bout du corridor à l'autre, en criant un peu haut. Le premier qui conçut l'idée bizarre de ce délassement, fut le citoyen Marino, membre de la commune du 10 août & prorogé dans les fonctions municipales jusqu'au jour de son arrestation. A l'aide de cette invention, on s'instruisait réciproquement & avec ordre, de tout ce

qu'on avait appris des porte-clefs dans le courant de la journée. Et pour n'être pas compris dans le cas où l'on serait entendu de quelqu'un d'entr'eux ou des gendarmes qui étaient apostés sous les fenêtres, au lieu de dire : *j'ai appris telle chose*, on disait : *j'ai rêvé telle chose*.

Il fallait pour être reçu membre de cette société, n'être ni faux témoin, ni fabricant de faux assignats. Quand il arrivait un candidat, ( c'est ainsi qu'on nommait les prisonniers nouvellement arrivés ), le président était chargé de lui demander au nom de la société, son nom, sa qualité, sa demeure, & le motif de son arrestation, & quand il était bien reconnu qu'il ne s'était pas rendu coupable des délits qui emportaient l'exclusion, le président le proclamait membre de la société en ces termes : *Citoyen, les patriotes détenus dans ce corridor, te jugent digne d'être leur frère & ami. C'est le malheur & la bonne foi qui les unit entr'eux, ils n'exigent de toi d'autres garants que ceux-là. Je t'envoie l'accolade fraternelle, & la société, pour éviter le bruit*

bruit du claquement des mains, erioit en signe d'applaudissement : *bon ! bon !*

Les séances ont continué eu lieu jusqu'au mois de messidor, tems auquel les prisonniers obtinrent de l'administration de police, la faculté de se promener dans les corridors, deux heures le matin et autant le soir. Alors ils se dirent ouvertement ce qu'auparavant ils n'osaient se confier que paraboliquement. Il en résulta même des liaisons particulières entre plusieurs, dont le caractère sympathisait parfaitement.

Un jour Cortey l'épicier, qui se trouvait de complicité avec le ci-devant comte de Laval-Montmorency, l'ex-marquis de Pont, Sombreuil, ci-devant gouverneur des Invalides, &c. tous prévenus de conspiration & guillotines depuis, faisant des signaux à travers la fenêtre du corridor, à la ci-devant princesse de Monaco, et lui envoyait des baisers; le marquis de Pons qui était présent, lui dit avec hauteur : *Il faut que vous soyez bien mal élevé, monsieur Cortey, pour vous familiariser avec une personne de ce rang-là; il n'est pas étonnant qu'on veuille vous guillotiner avec nous, puisque vous nous traitez en égal.*

Les jours s'écoulèrent sans rien produire de remarquable, jusqu'au neuf thermidor, qu'on vit arriver Lavalette, Dumas, un aide-de-camp d'Harriot & plusieurs autres parisiens et complices de Robespierre. Chacun

se demandait, on les voyant, qui avait pu culbuter ainsi ces hommes jadis si puissans par leurs protecteurs & leur popularité. On fit à ce sujet diverses conjectures, qui toutes n'avaient aucun rapport avec le véritable motif de leur arrestation.

Le soir on demanda pour eux séance extraordinaire; elle eut lieu. Le président leur fit, au nom de la société, les interpellations d'usage. Aucun d'eux ne voulut y répondre. Pour se venger de leur silence obstiné, chacun se mit à faire sur eux des plaisanteries les plus piquantes. Maintenant, disait-on, que nous avons parmi nous, le confident intime du d<sup>o</sup>ge, & le magistrat suprême de la République, nous pouvons nous tranquilliser. Il serait beau de voir arriver le d<sup>o</sup>ge lui-même; en pareil cas nous ne pourrions nous dispenser de lui envoyer une nombreuse députation, & de lui donner une garde imposante, pour l'escorter dans le cas où le médecin Samson viendrait chercher sa majesté pour lui faire la petite opération dont il nous se faisait espérer le succès!

D'autres plaisanteries de ce genre, finissaient à peine, qu'on entendit sonner le tocin; cela réveilla l'attention. On crut qu'un incendie considérable s'était manifesté dans un des quartiers de Paris; mais on changea bientôt d'avis, quand on entendit un des guichetiers, nommé Simon, crier à son dogue:

*va te coucher Roberfpierre.* Un instant après on amena toute la famille Duplais (1). Un des prisonniers s'écria: je vous annonce le ganimède de Roberfpierre, & son premier ministre. On apprit dès-lors, d'après plusieurs questions qu'on leur fit, toutes les circonstances qui avaient accompagné la chute du tyran.

Le lendemain matin, aussitôt que les femmes aperçurent ces deux individus mêlés parmi les prisonniers; s'écrièrent: *Vous êtes avec vos sacrificeurs, vous devriez assommer ces gaux-là;* on se contenta de les molester un peu, parce qu'on avait besoin d'eux pour apprendre tous les détails de l'in-

---

(1) Duplais était jadis un pauvre menuisier qui ne se doutait guères du rôle qu'il jouerait dans la révolution. Roberfpierre, lors de l'assemblée constituante, vint loger chez lui & s'en fit un zèle partisan. Le père, la mère, les fils, les filles, les cousins, cousines &c. ne juraient que par Roberfpierre. Celui-ci, par reconnaissance, fit le père juré-assassin sous la direction de Fouquier Tainville; ses deux fils furent créés les gardes-du-corps sous l'obédience de Boulanger, capitaine de ses gardes. La mère Duplais devint supérieure des dévotes de Roberfpierre, & ses filles furent choisies pour chefs de file dans ce corps respectable.

surfection. Le 11 thermidor, sur les neuf heures, le bruit se repandit que la femme Duplaix s'était pendue dans la nuit; un citoyen annonça cette nouvelle en disant: *Citoyen, je vous annonce que la reine douairière vient de se porter à un excès un peu fâcheux.* Quoi donc? Qu'est-il arrivé? s'écriaient Duplaix père et fils, qui ne devinaient pas ce qu'il voulait dire. *Citoyen, ajoutait-il, c'est un grand jour de deuil pour la France, nous n'avons plus de princesse.* Ce qui nous amusa le plus dans tout ceci, c'est que le soir même Duplaix fils donna dix francs à un guichetier pour aller s'informer de la situation de sa mère qu'il croyait en liberté; & que le même homme vint lui dire qu'elle jouissait d'une parfaite santé! Il est resté très-long-tems dans cette croyance; ce qui a valu de sa part au guichetier, peu scrupuleux, au moins une cinquantaine d'écus pour des commissions supposées.

---

( Ci - devant ) SAINT - LAZARE.

A l'instant où cet ouvrage allait être mis sous presse, nous avons reçu les détails les plus étendus sur cette maison d'arrêt; nous sommes forcés de les renvoyer à l'ouvrage

que nous nous proposons de faire sur le régime intérieur de toutes les prisons de Paris. Nous nous contenterons de donner une esquisse très-légère de cette maison.

Les détenus n'ont pas en beaucoup à se plaindre ni du régime de cette prison, ni des agens qui y étaient employés jusqu'à l'arrivée du farouche Vernet, élève de Guyard, envoyé par Robespierre, pour tourmenter ses malheureuses victimes. Depuis cette époque, les prisonniers ont souffert horriblement. Une nourriture aussi mal-saine que dégoûtante, du pain abominable, du vin falsifié & empoisonné, causant une foule de maladies dangereuses; ceux qui échappaient à la mort, n'échappaient pas à la faim qui était ordinairement très-aiguë; ajoutez à cela les terreurs que Vernet jetait dans l'ame des détenus, & vous aurez une idée de leur triste position.

Une chose assez comique, c'était les écrous. Ici on lisait: Vivian, perruquier, prévenu d'imbecillité & de peu de civisme; (ce malheureux est resté un an au secret). Là, Robert, pour avoir négligé de renouveler sa carte de citoyen.

Dans les derniers tems, Herman, président des commissions populaires, venait faire un travail sur les listes qui lui étaient présentées; c'était Vernet, qui était directeur-général des assassins. Dans les interrogatoires qu'on faisait subir aux prison-

niers, on leur demandait : as-tu voté pour Raffet ou pour Bianriot ? as-tu dit du mal de Robespierre ou du tribunal révolutionnaire ? combien as-tu dénoncé de modérés, de nobles ou de prêtres dans ta section ? Voilà quel était le cercle ordinaire des demandes qui, au surplus, ne se faisaient que pour la forme ; car une fois les listes arrêtés, ceux qui y étaient signalés avec la croix fatale, étaient bien sûrs d'être égorgés.

Un des prisonniers qui a excité le plus d'intérêt, est l'auteur des mois, Rouher. Il passait le tems à former la jeunesse d'un de ses enfans, nommé *Emile*, et cette occupation charmaît les ennus de sa captivité. Le jour qu'il reçut l'acte d'accusation, il prévint bien le triste sort qui l'attendait ; il renvoya son fils, à qui il donna son portrait pour le remettre à son épouse. Cet envoi était accompagné du quatrain suivant, adressé à sa femme & à ses enfans.

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,  
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;  
Lorsqu'un savant crayon (1) dessinait cet image,  
On dressait l'échafaud, & je pensais à vous.

(1) Le peintre *Suvée*.

Le général *Beylier*, après sa condamnation, fit le couplet suivant :

Air : *Du vaudeville de la soirée orageuse.*

Amis, la marche va s'ouvrir,  
Ah ! plus de regards en arrière,  
Dejà d'autres ont su courir  
Avant nous la même carrière.  
Sous la faux cruelle du tems  
Tombent les vertus et les crimes,  
Et nous sommes aux mêmes instans  
Spectateurs, acteurs et victimes.

ÉPITAPHE DE ROBESPIERRE.

Plus fourbe, plus méchant, plus cruel  
que Néron,  
Ce puissant scélérat, l'infâme Robespierre  
Vient d'achever enfin sa trop longue carrière :  
Avec lui, ses suppôts ont passé l'Achéron.  
Ce monstre, ravageant les rives de la Seine,  
Fit couler à grands flots et le sang et les pleurs :  
De ses noirs attentats, de ses sombres fureurs,  
A son tour répandu, son sang porte la peine.  
Fatale guillotine ! emportant les regrets,  
Sous ta hache il est mort, maudit de tout le  
reste.  
L'humanité gémit, pleure encore et déteste  
Ses crimes, leurs triomphes et leurs affreux  
progrès.

DANTON AU BORD DU STIX.

Lorsqu'arrivé au bord du fleuve Phlé-  
geton,

Camille-Desmoulins , Desglantines , Danton  
 Payèrent pour passer cet endroit redoutable ,  
 Le nautonnier Caron , citoyen équitable ,  
 A nos trois passagers voulut remettre en  
 mains

L'excédent de la taxe imposée aux humains :  
 Gardes , lui dit Danton , la somme toute  
 entière ,

Je paie Pour Couthon , Saint-Just et Ro-  
 bespierre .

Les trois pièces suivantes ont été compo-  
 sées , au Luxembourg : les paroles font du  
 citoyen *Fontaine* , instituteur , et la musique  
 du citoyen *Bailleux* , tous deux détenus . On  
 trouvera la musique à l'adresse de ce dernier ,  
 rue d'Orléans-Honoré , n<sup>o</sup>. 17 .

*ODE patriotique sur la prise de Toulon ,  
 par les Français .*

Despotes orgueilleux , dont l'Europe avilie  
 Honorait en tremblant le pouvoir usurpé ,  
 Connaissez les soldats d'un peuple détrompé ,  
 Craignez la France rajeunie .

D'un ridicule espoir vous fûtes enivrés ;  
 Voyez le fer vengeur suspendu sur vos têtes ,  
 Et n'espérez jamais conserver de conquêtes  
 Sur les français régénérés .

Des traîtres corrompus par l'or de vos  
 ministres ,  
 A la flotte ennemie ont pu livrer un port ;  
 Mais de nos défenseurs un seul et noble effort

A détruit leurs projets sinistres ,  
 Quoi ! trois peuples ligués ont acheté Toulon ?  
 Naples , Londres et Madrid pour le défendre ,  
 N'auront donc emporté de cette ville en  
 cendre ,  
 Que débris et confusion ?

Vous ne comptez jamais que sur la pé-  
 fidie ,  
 Agens déshonorés de tyrans imposteurs ;  
 Et le fer à la main nos bataillons vainqueurs ,  
 Abjurent la diplomatie ;  
 En vain par vos trésors des brigands sou-  
 doyés

De l'infâme Vendée inondaient la campagne ;  
 La foudre a retenti sur la sainte montagne ,  
 Et dans leur sang ils sont noyés .

La raison a dompté l'hydre du fanatisme ,  
 N'espérez plus mouvoir un ressort trop usé ;  
 Notre auguste sénat tout à tour a brisé

Le sceptre du fédéralisme .  
 Les peuples ont appris à dériver leurs fers ,  
 Le genre-humain reprend ses vertus natu-  
 relles ;

Et de l'égalité les douceurs fraternelles  
 Vont s'étendre sur l'univers .

Pénétrez dans Toulon , cohortes intrépides ,  
 L'opprimé vous appelle au fond de ses cachots ;  
 Et l'anglais éperdu fait bouillonner les flots  
 Sous ses escadres homicides .

Mais dans les souterrains quel fantôme plongé  
Vient frapper vos regards de son ombre sanglante ?

C'est Beauvais : il respire : ah ! comblez son attente :

Nous le pleurons , il est vengé.

### LA JEUNE EPOUSE D'UN DETENU.

Dans mon paisible ménage  
Que je coulais d'heureux jours !  
Non , le plus léger nuage  
Ne troublait pas nos amours :  
Mon époux , de son épouse ,  
Prévenait tous les desirs ,  
Et moi je n'étais jalouse  
Que d'augmenter ses plaisirs.

Dieux ! qu'aujourd'hui sur la terre  
Pour moi les tems sont changés !  
Dans un donjon solitaire  
Tous mes amis sont plongés.  
Tous les jours sous leur fenêtre  
Je me promène à l'écart ;  
Et je crois , hélas ! renâtre ,  
Si j'en obtiens un regard.

Toi qui dans tes bras me presses ,  
Tendre fruit de mon hymen ,  
Ah ! redouble les caresses  
De ton innocente main.  
A ton père qui m'adore  
Viens sourire avec douceur ;

Ton cœur est trop jeune encore  
Pour sentir tout son malheur.

Tout attristée la nature  
Dans ce lieu de désespoir ;  
Mais je brave la froidure  
Pour le plaisir de le voir.  
Pour moi quelle jouissance  
De lui présenter son fils !  
S'il renvoie à l'innocence  
Ses baisers et son souris !

### LE DETENU

*A l'épouse qui se promène avec son enfant.*

Ton image , dans mon sommeil ,  
A mon ame est toujours présente ,  
Et de toi ma muse constante  
S'occupe encore à son réveil.  
Aux premiers rayons de l'aurore ,  
Si le ciel me semble serain ,  
J'aurai donc , me dis-je soudain ,  
Le plaisir de la voir encore.

Taisez-vous , vents impétueux ,  
Vous la forcerez à l'absence ;  
Et j'ai besoin de sa présence  
Pour jouir au moins par les yeux.  
Pour le jour de ma délivrance  
Je me réserve un triple espoir ;

L'entendre, lui parler, la voir,  
N'est-ce pas triple jouissance ?

Jamais la saison des frimats  
Ne m'a paru si désolante ;  
Je perds souvent l'heure charmante  
Qui me ramène ici tes pas.  
Jamais le soleil de brumaire  
N'eût tant de charmes à mes yeux ;  
Il me promet l'instant heureux  
De voir et l'enfant et la mère.

Qu'un esprit fin, libre et subtil  
S'occupe de la politique ;  
Ce n'est qu'au progrès de l'optique]  
Que je rêve dans mon exil.  
Oui, pardonne-moi les lorgnettes,  
Je suis astronome, et tes traits  
Pour mes yeux seront désormais  
Venus et toutes les planettes.

F I N.